

Le Samedi

VOL. I.—NO. 32.

MONTREAL, 18 JANVIER 1890.

LE NUMERO, 5 CTS
PAR ANNEE, \$2.50

LE DANGER DES MAUVAISES FREQUENTATIONS



PÈRE LE TEMPS A L'AN 1890.—Allons, mon enfant, c'est bon de s'amuser un peu à ton âge ; mais ce n'est pas un ami pour toi. C'est la vingt-unième fois que je le mets à la porte depuis que ton petit frère 1510 me l'a amené. Choisis mieux ta compagnie ; car tu me perds de réputation.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE,
REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à
LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 18 JANVIER 1890.

CHASSE-SPLEEN

Un homme bon est toujours le bienvenu.

Évitez de porter des crêpes frites à un enterrement.

Si vous voulez vous mettre rond, il faut boire carrement.

Celui qui attend d'être riche pour donner ne donnera jamais.

Pour conserver un ami, il faut être soi-même capable de l'être.

Celui qui ne peut retenir sa langue ne peut jamais bien parler.

Tous les hommes ne sont pas du même âge à quatre-vingts ans.

Un étourdi est sujet à donner des chagrins à tout ce qui l'entoure.

Ce n'est pas le souverain, c'est la loi qui doit régner sur les peuples.

Les bienfaits qui ne ramènent pas un ennemi ne servent qu'à l'aigrir.

Mes amis, j'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt.

Ce n'est pas en se jetant dans un puits que l'on devient un homme profond.

Celui que la pauvreté vicie aurait-il été meilleur dans l'opulence ?

La clef du succès est comme toutes les autres : elle ne fonctionne pas sans *pène*.

Il n'y a pas de doute que les lettres mortes sont tuées par manque d'adresse.

On voit souvent dans la vie beaucoup de gens qui ont l'air bête...et qui le sont.

Enfin, la grippe va cesser ses ravages. Trois détectives viennent de la prendre.

Un visage agréable est aussi salutaire à un convalescent qu'un temps radieux.

Les plus fous ont des intervalles de raison et les plus sages des moments de folie.

L'esprit humain cherche les bornes de son esprit, elles sont au bout de son nez.

Pour mettre un projet financier sur pied il faut avoir des capitalistes sous main.

Le mormonisme est un syndicat de femmes qui exploitent un mari en commandite.

L'honnêteté est la meilleure politique, lorsqu'on est assuré que la police est bien faite.

Un mensonge est une blessure ;
Elle guérit, la cicatrice dure.

On a beau dire, on a beau faire :
Pour bien parler, il faut savoir se taire.

Il y a tant de choses dont vous ne pouvez pas vous passer et que, cependant, vous n'obtenez jamais !

Parler pour ne rien dire, c'est pour les trois quarts et demi des gens, exprimer tout ce qu'ils pensent.

La lune n'est si souvent sur le déclin que parcequ'elle est obligée d'emprunter constamment du soleil.

Les hommes consomment leur jeunesse à se former un esprit que les femmes apportent en naissant.

Un homme chanceux qui consent à donner une pinte de son sang pour le transfuser à un malade, finit par comprendre qu'il épuise sa veine.

"Qu'il est mignon ce bébé," dit une jeune fille, "mais comme il est chauve pour un enfant si jeune !"

Au théâtre, l'homme devient plus facilement ému que la femme, surtout s'il y a quatre entr'actes.

Adam est le seul homme pour qui une femme ait été faite à ordre ; et puis, malgré cela, elle a fait très mal.

Les jours se divisent par *avant* et *après* le dîner. Nous tournons autour de ce principal pivot de notre vie.

Notre ami Latulippe a coutume de dire lorsqu'il aperçoit une victime de la grippe : "Cet infortuné est un fort du nez."

"Elle ! disait charitablement une dame de son amie, elle doit être bonne comme du bon pain, parcequ'elle a bien du levain."

Ceux qui dépendent des mérites de leurs ancêtres, cherchent dans les racines de l'arbre, les fruits que devraient porter les branches.

Le goût est enfant du jugement et de l'imagination. On est quelquefois un sot avec de l'esprit ; on ne l'est jamais avec du jugement.

Vous voilà bien pris : Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es ; mais dis-moi qui tu ne hantes pas, je te dirai tout de même qui tu es.

Quand un homme, par position de fortune, semble n'avoir plus à se préoccuper de rien, c'est alors que commence à poindre le plus dévorant des soucis, celui de sa santé.

JE VOUS DEMANDE PARDON

Au coin de la rue Notre-Dame et St. Vincent :
1er. monsieur, (air terrible.)—Diable de maldroit ! vous m'écrasez le pied...

2ème monsieur, (très calme.)—Et puis après ?
1er monsieur, (complètement radouci et en saluant poliment.)—Après...ben, dame ! Ça fait mal...

2ème monsieur.—Alors, je vous demande pardon.

LE BRAS D'UN POLITICIEN

Monsieur Z...est un politicien détesté, mais important. Dans le cours d'une conversation on met son influence en doute.

—Pourtant disait quelqu'un, je vous assure qu'il a le bras long.

—Je crois bien...pour aller ainsi jusqu'au fond des poches !

COMMENT ON PEUT FAIRE PAYER UNE FERME



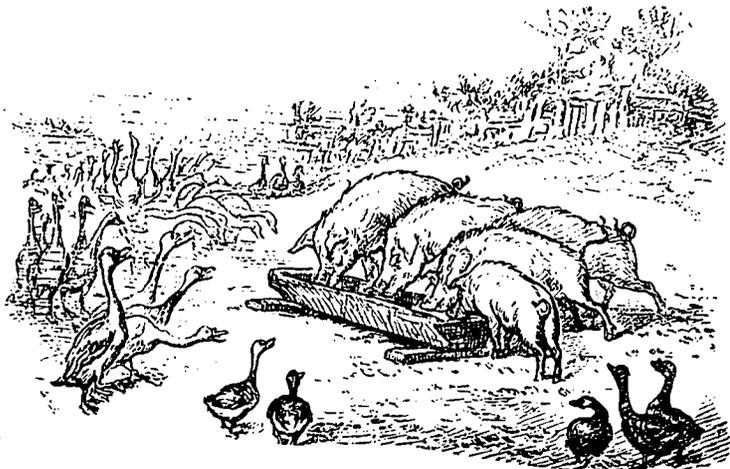
M. Porcinus.—S...de s...c...r... ! Ils appellent cela une belle récolte ! Tout le monde en a autant que moi. Tout ce que ça me fait, c'est que je ne sais pas où la mettre. Quand donc que ça va arriver que je serai tout seul à avoir une grosse année ? Je suis si malchanceux !

ESOPE AMELIORE

L'ART DE GAGNER DES HONNEURS

(Fable pour LE SAMEDI.)

CONTE DE FÉE



Un bon cultivateur débordant d'allégresse
Voulait d'un fils absent célébrer le retour.
Mais comme son veau gras était mort de vieillesse,
Il crut sortir d'affaire avec sa basse-cour.
Ayant toujours pour l'oie eu quelque préférence.
" Je crois bien, pensa-t-il, qu'ils n'ont pas l'emboupoint
" Qu'exige dans ces cas un plat de résistance ;
" Mais je puis en vingt jours les engraisser à point."
La gent très cancanière au sein de la bombance
S'empressa de conter sa chance à tous les vents.
Comme les porcs étaient genés dans leur pitance
Ils passèrent un œil sous l'un des contrevents.
" Great Scot ! cria l'un d'eux, quelle table princière !
" Si c'était un free lunch ! Risquons donc un ergot."
Et de leur dur museau soulevant la barrière
Ils viennent sans façon prendre part au friicot.
Le mal de cœur nul doute envahit les hipèdes

Obsèques de ce manque absolu de bon ton.
Mais la situation dut rester sans remèdes ;
Car le porc, on le sait, rit du qu'en dira-t-on.
Il arriva qu'un jour en faisant sa revue
Le maître des oiseaux remarqua leur maigreur,
Tandis que des pourceaux l'apparence dodue
Immédiatement sut lui parler au cœur.
" Le porc fera les frais de notre matinée ;
" Rien ne peut, se dit-il, l'égalier, après tout.
" Le boudin, la saucisse, une bonne échinée
" Sont des plats d'empereur, sans conter le ragout."
En l'entendant, les porcs se grattèrent l'oreille ;
Mais virent qu'ils avaient précipité leur mort.

MORALE

Fuyez les vils penchants que l'appétit conseille,
Les cochons de tous rangs fixent leur propre sort.

Un jour, il a vingt mille ans, la fée Troufignon donnait un grand dîner à ses amis.
Sur la table figurait un plat d'écrevisses entourées de persil.

Pour égayer ses convives, Troufignon toucha du bout de sa baguette une de ces écrevisses, qui, tout aussitôt, sans perdre sa couleur écarlate, revint à la vie et se mit à courir.

En courant, elle tomba dans un bassin d'eau claire, et de là elle retourna au ruisseau d'où elle était sortie.

Lorsqu'elle y nageait, toutes celles de sa race, les autres écrevisses, la voyant si rouge, si brillante, l'enviaient et lui disaient :

— Ah ! que tu es belle ! Ah ! que tu es rouge !
Que faut-il faire pour te ressembler ?

— Peu de chose, répondit-elle. Faites-vous bouillir à petit feu.

LE BONHEUR PARFAIT

Entre blanchisseuses :

Marthe.—Si on te disait de choisir, qu'est-ce que tu souhaiterais pour être heureuse dans le monde ?

Charlotte.—D'être riche comme ces grandes dames de la rue Sherbrooke. Quand j'aurais fini mon lavage, je ferais un somme toutes les après-midis.

CONNAISSANCES AGRICOLES

Une jeune femme (qui s'intéresse à un mouton).—Combien pèse-t-il, monsieur ?

Un paysan.—A peu près 200 livres.

La jeune femme.—Mais alors, ce n'est donc pas tout de la laine !

Le paysan (désignant la queue du mouton qui est presque tout dépouillée).—Certainement non madame ; vous pouvez voir le coton vous-même.

IL TIENT DES DEUX

Vieux monsieur, (s'informant de son fils au collège).—Et comment fait-il, en somme ?

Le directeur.—C'est un de nos élèves des plus studieux ; il n'y a aucun reproche à lui faire sous ce rapport.

Le père, (se glorifiant).—Il me semblait qu'il aurait mon caractère. J'étais comme cela au collège.

Le directeur.—Mais il est affreusement querelleur, batailleur même.

Le père.—Hum ! Cela, c'est de sa mère qu'il le tient. Le pauvre enfant, il faut bien qu'il ait quelque chose d'elle.

JUGEMENT IMPARTIAL

Une dame, (présentant à un petit garçon une pomme).—Donne cette pomme à celle de nous trois que tu crois être la plus jolie.

Le petit garçon regarde pendant un instant les trois dames et... mange la pomme.

USURE PERMISE

Le curé de X... emprunte une soutane au curé de S...

—Vous me la rendrez, n'est-ce pas ? dit le desservant de S...

—Mais oui, certainement, et avec usure.

RECETTE A COLLER DANS SON ALBUM

—Je vois, par vos certificats que vous êtes une honnête fille. Mais êtes-vous bonne cuisinière ?

—Oh ! oui, madame.

—Et quel est le plat que vous faites le mieux ?

—C'est la compote de pomme froide.

—Ah ! et comment faites-vous ?

—Je prends d'abord de la compote de pomme chaude, et puis... je la laisse refroidir !

NOBLE EXCEPTION

Etranger, (arrivant à Montréal).—Je vois qu'on respecte la loi du Dimanche ici. Tout est fermé.

Garçon d'hôtel.—Oui, monsieur. Vous serez obligé d'attendre à lundi pour vous faire faire les cheveux.

L'étranger.—Ce n'est pas pour me faire faire les cheveux que je m'informe, c'est seulement pour y avoir mal.

Le garçon d'hôtel.—Venez par ici ; il y a tout ce qu'il faut.

AU THEATRE ROYAL



Le seul endroit où les vieux blasés peuvent se regaillardir.



—Regardez donc ce singe de jardinier qui rit de moi avec l'autre. Je l'ai dans le dos.

LE COIN DE JOE

EXTRAITS DE SON ALBUM

Médecins

Molière définissait un médecin : " Un homme que l'on paye pour conter des fariboles dans la chambre d'un malade, jusqu'à ce que la nature l'ait guéri, ou que les remèdes l'aient tué,"

* *

—Docteur, je suis au désespoir : ma femme a été mordue hier soir par un chien ; quels sont les symptômes de la rage ?

—Des frissons violents.

—C'est cela ; ma femme frissonne violemment.

—Des rêves violents.

—C'est justement cela ; ma femme a rêvé violemment.

—L'hydrophobe est morne, taciturne, parle à peine.

—Ah ! merci, docteur, vous me rassuré ; ma femme bavarde et crie comme une pie borne.

* *

—Docteur, demandait un jour un malade à son médecin, comment faites-vous pour être si gai, vous qui vivez continuellement au milieu des souffrances ?

—Je remercie ainsi la providence d'en donner ma part aux autres.

* *

Médecin.—Garçon ! avez-vous porté la bouteille chez madame C... ? car le cas est pressant.

Garçon.—Oui, monsieur. Et je suis sûr qu'elle l'a prise.

Médecin, (après un silence).—Qui est-ce qui vous a dit cela ? Je vous avais pourtant défendu d'entrer.

Garçon.—Je ne suis pas entré. Mais en revenant j'ai vu tous les volets fermés, et quelqu'un qui était à poser un crêpe après la porte.

* *

—Quoi ! disait un médecin à son patient, un homme d'esprit comme vous avoir l'imprudence d'aller se livrer à une ramancheuse qui ne sait ni grec, ni latin, etc.

—Monsieur, répondit-il, elle m'a guéri en français.

* *

Monsieur excité.—Docteur, ma femme vient de mourir de la grippe.

Médecin distrait.—Oui, j'arrêterai en passant.

Monsieur excité.—Je voudrais avoir un certificat.

Médecin distrait.—Oh ! rien à craindre ! ce n'est pas dangereux.

* *

Un malade.—Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

La bonne sœur de l'hôpital, (jolie et affable).—Que lui voulez-vous au bon Dieu, mon ami ? dites-le moi ; vous savez que je suis sa fille.

Le malade, (avec conviction).—Ah ! ma sœur, que je voudrais être son gendre !

* *

Fillette.—Maman, cinq sous pour le petit Jésus.

Maman.—Encore ? mais je t'en ai donné hier.

Fillette.—Oui, mais il y a si longtemps qu'il entend M. le curé en demander, que lui aussi veut faire pareil.

* *

Savez-vous par quelle aventure
Je n'ai pas fait fortune encor ?
D'un vaisseau je fis la capture,
Et le croyais chargé d'or.
Jugez un peu de ma surprise
En m'élançant sur le tillac,
Quand je m'aperçois que ma prise
N'est qu'une prise de tabac.

* *

Voici la réponse faite par un cordonnier, à un journal satirique qui s'était occupé de lui :

" Monsieur,

"Je ne me sens nullement piqué par vos pointes, et quoique vos raisonnements manquent de poids, quoique vous ne fassiez pas avancer la question d'une semelle, quoique, enfin, vous me contestiez même le vernis d'une solide éducation, j'accepte volontiers, en considération de la forme les bottes que vous me portez au sujet de mes cuirs.

" Mais je me fais vieux, je penche sur ma tige et l'haleine me manquerait pour continuer cette polémique. Ne soyez donc pas étonné si je vous tourne les talons, et, après avoir essayé tant de revers, je recule devant une sorte de savate littéraire qui pourrait finir par souiller ma réputation.

" Admettons que nous ne nous chaussons pas du même pied, et le différent se trouvera tranché.

" Adieu, monsieur. Quoique vous ayez le fil en mains, je prendrai mes mesures pour que vous ne me remontiez pas un nouveau coup de pied.

* *

Deux paysans furent députés pour aller, dans une de nos villes, choisir un peintre qui entreprit le tableau du maître-autel de leur église : le sujet était le *martyre de St Polycarpe*. Le peintre B... leur demanda si l'intention des habitants était de représenter le Saint, *vivant ou mort*.

Cette question les embarrassa passablement ; ne pouvant la résoudre ils étaient sur le point de s'en retourner sans rien conclure, lorsque l'un d'eux, prenant son parti, dit au peintre tout naïvement :

—Le plus sûr est de le représenter *en vie* ; si on le veut *mort* , on pourra toujours bien le *tuer* .

* *

LE CHATEAU D'IF

Nous fûmes donc au château d'If :
C'est un lieu peu récréatif,
Défendu par le fer oisif,
De plus d'un soldat maladif,
Qui, de guerrier, jadis actif,
Est devenu garde passif
Sur ce roc taillé dans le vif,
Par bon ordre on retient captif
Dans l'enceinte d'un mur massif,
Esprit libertin, cœur rétif
Au salutaire correctif
D'un parent peu persuasif.
Le triste prisonnier pensif,
A la triste lueur du suif,
Jouit, pour seul soporatif,
Du murmure non lénitif
Dont l'élément rébarbarif
Frappe son organe attentif.
Or, pour être mémoratif,
De ce domicile afflictif
Je jurai, d'un ton expressif,
De vous le peindre en rime en if
Ce fait, du roc désolatif,
Nous sortimes d'un pas hâtif,
Et rentrâmes dans notre esquif,
En répétant d'un ton plaintif :
Dieu nous garde du château d'If.

Les nuits d'un vieux garçon



I

Vous est-il jamais arrivé d'entrer chez vous à la noirceur sans savoir où sont les allumettes ?



II

Le monsieur que voici a une demi-satisfaction : il reconnaît le bruit de la boîte bienfaisante en renversant l'étagère et sa garniture.



III

Il ne reste plus qu'à la ramasser.



IV

Mais, hélas ! les morceaux de verre cassés et les épingles dans les ongles lui arrachent des expressions regrettables.



V

Si sa belle le voyait ramper, en ce moment, sous le canapé !



VI

Trouvée ! Mais vide !!!



VII

Après toutes les péripéties émouvantes du déshabillage à la noirceur, un petit diabolotin qui lui avait supprimé la mémoire, vient lui murmurer à l'oreille qu'il avait une pleine boîte d'allumettes dans son paletot.



VIII

Et le manteau de la nuit l'écrase comme un couvercle de plomb.

FIERTÉ ROMAINE

Le Recorder.—Prisonnier Malibran, c'est la vingtième fois que vous revenez devant moi pour vol ?

Le prisonnier.—C'est mon orgueil, Votre Honneur. Jamais un Malibran n'a mendié.

UNE AME SENSIBLE

La servante.—Madame voudrait-elle parler moins fort ?

La dame.—Qu'est-ce qu'il y a ? Y a-t-il un des enfants de malade ?

La servante.—Non, madame. Mais vous savez que c'est l'heure où Fido fait son somme de l'après-midi et la chère petite bête ! Ça la réveille.

FERMEZ LE BEC

Un grand hôtel est nouvellement ouvert ; tout y est parfaitement confortable, excepté les cabinets inodores, un peu sombres—et vaguement éclairés au gaz, jour et nuit.

La recommandation que voici y est livrée sur un petit écriteau, à la sagacité des voyageurs : *Ouvrez le bec en entrant.—Fermez-le en sortant.*

LES BONNES AMIES

Dlle de la Trentaine.—N'est-ce pas curieux ? Voilà la douzième fois que je suis fille d'honneur.

Une bonne amie.—Tout le monde te veut du bien, vois-tu. C'est la seule chance que tu as de venir si proche de l'autel.

UN PEU SÉVÈRE

Le maître d'école (à un élève ignorant).—Toi, tu es si bête que quand même tu aurais été Edison, tu n'aurais jamais inventé l'éclairage électrique.

ROUTE FACILE

Le steamer est arrêté par la brume.

Un voyageur pressé veut déterminer le capitaine à continuer la route.—Voyez-donc ; pourquoi ne pas marcher quand on distingue si bien les étoiles ?

Le capitaine.—Je conviens que les étoiles brillent ; mais tant que les bouilloires ne feront pas explosion ce n'est pas de ce côté que nous devons aller.

UNE FROIDE VENGEANCE



I

La mère Grichoux.—Je vous dis que je n'ai besoin de personne pour pelleter mon trottoir !

II

Conseil de guerre.

III

On la plante en effigie.

IV

Les conspirateurs.—Si elle ne se reconnaît pas, c'est qu'elle est bien dénaturée.

LE DUELLISTE . . DÉLICAT

LE COUP DU COMMANDEUR

Vous êtes au théâtre. A côté de vous se trouve une dame qui empoisonne le patchouli, et cette odeur vous gêne ; que faites-vous ?

Vous sortez, vous vous procurez un bon petit livaro, et pour combattre l'odeur de votre voisine, vous lui barbouillez la figure avec votre fromage.

Le mari se fâche, vous ripostez naturellement, vous lui dites de se mêler de ses affaires, il vous gille.

Comme vous n'êtes pas d'une trempe à endurer ça, il est évident que le lendemain on vous trouve sur le pré.

Vous avez essayé deux ou trois dégagements, mais votre adversaire les a parés.

Vous engagez de nouveau, vous faites une feinte habile, vous marquez une, deux et vous tirez dedans, l'adversaire froisse ; vous changez alors car l'ennemi est à la parade, vous n'avez plus que le temps de vous remettre en garde en parant tierce.

Méfiez-vous alors du coupé ! c'est le moment de vous écrier : Non d'un chien ! les gendarmes !...

Pendant que votre homme tourne involontairement la tête, v'là vous le traversez.

Et l'honneur est satisfait.

Nota.—Quelques personnes connaissent cette botte sous le nom de : *Botte des gendarmes* ; j'aime mieux *coup du commandeur*, c'est plus distingué.

LE COUP DU POIS SEC

Vous vous promenez tranquillement dans la rue avec votre petit garçon, quand tout à coup vous voyez devant vous un bambin mieux coiffé que le vôtre.

Changer la casquette de votre petit contre le chapeau de l'autre, c'est un mouvement tellement naturel, que tout le monde le comprendra.

On aime à parer les siens.

Loin de vous excuser, le père du moucheron vous saute dessus, vous injurie !... oh ! alors c'est différent, vous vous révoltez et vous voilà de plus en plus sur le pré.

Un témoin vous fait choisir les armes. Vous prenez immédiatement la plus longue, celle qui vous semble la meilleure, et vous vous écarterez discrètement ; pendant que votre adversaire choisit... celle qui reste.

LA FATALE GRIPPE



Homme de police.—Viens t'en au violon, mon vieux.
Citoyen. (ému.)—Au whiollon ! Quand (hic) la grippe m'a m'né aux portes du thombeau ! Allez m'cherché (hic) un confesseur.

Vous vous retournez même d'un air insouciant, fichant votre pointe en terre et faisant plier la lame de la main droite.

Pendant ce temps, de la main gauche, vous vous introduisez habilement dans la bouche un pois cassé et un petit bout de tube.

—En garde, messieurs !

Au commandement de : *Allez !* serrez votre jeu ; battez un peu le briquet s'il le faut, ce n'est pas gracieux, c'est vrai, mais vous évitez les mouvements du monsieur qui ne sait pas bien encore ce qu'il doit faire : attaquer ou préparer une riposte.

Vous profitez alors de sa presque immobilité pour lui envoyer votre pois dans l'œil.

Un tressaillement involontaire s'empare de votre antagoniste, et il porte la main à sa figure, c'est alors que vous profitez de sa surprise, et vous l'enfilez lestement.

L'honneur est excessivement satisfait.

ATHOS.

(A continuer.)

LANGUE DIFFICILE

Bébé (fait sa prière).—Vrag, bag, clinque, chic, pang, tong, quaiish...

La mère.—Qu'est-ce que tu dis-là ?

Bébé.—Je fais ma prière en anglais.

Puis se reprenant avec une exclamation de surprise :

—Ah ! c'est vrai ! Le bon Dieu ne comprend pas l'anglais.

LA FAIM JUSTIFIE LES MOYENS

Birboutou vent parler à tout prix à un ministre qui vient de se mettre à table.

Furieux d'être ainsi dérangé, l'honorable monsieur de S... dit à son domestique : Opposez à cet imbécile une *faim* de non recevoir.

LES DIFFICULTÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE

Les étrangers se buteront sans cesse aux difficultés de notre orthographe et de notre prononciation française.

Personne ne pousse l'illogisme aussi loin que nous ; c'est presque de la démence. Prenez les exemples suivants :

Nous *portions* nos *portions*. Les *portions*, les *portions*-nous ? Les *poules* du *couvent* *couvent*. Mes *fil*s ont cassé mes *fil*s. Il *est* de *l'est*. *Je vis* ces *vis*. Cet homme est *fier*, peut-on s'y *fier* ? Nous *éditions* de belles *éditions*. Nous *relations* des *relations* intéressantes. Nous *acceptions* ces diverses *acceptions* de mots. Nous *inspections* les *inspections* elles-mêmes. Je suis *content* qu'ils *content* cette histoire. Il *convient* qu'ils *convient* leurs amis. Ils ont un caractère *violent*, ils *violent* leurs promesses. Ces dames se *parent* de fleurs pour leur *parent*. Ils *expédient* leurs lettres, c'est un bon *expédient*. Ils *négligent* leurs devoirs, je suis moins *négligent*. Ils *résident* à Paris chez le *résident* d'une cour étrangère. Ces cuisiniers *excellent* à faire ce met *excellent*, etc.

Il y a de quoi, en effet, perdre la tête.

QUELQUES NOUVELLES DE SA BROSSE



Le père José.—Sam, as-tu vu ma brosse ?
Sam.—Non, papa ; mais je l'entends.

TRIOLET

A MON AMI CARTOUCHE

(Pour le SAMEDI.)

Il faut continuer ainsi
Quand on est en si bonne route,
Quand on a si bien réussi
Il faut continuer ainsi.
Gloire et renom, honneur aussi,
Sont les résultats de la joute :
Il faut continuer ainsi,
Et tu vaincras sans aucun doute.

FUSIL.

Montréal, 12 janvier 1890.

TOMBÉE DE NUIT

(Pour le SAMEDI)

La rue est pleine d'ombre et de gens affairés ;
Et les grands magasins, brillamment éclairés,
Avec un air joyeux se dressent dans la brume.
On ferme les bureaux. Le gaz partout s'allume.
Du faite des maisons la nuit descend sur nous.
Nous cassant le tympan de ses sous aigres-doux,
Tout au bord du trottoir, l'orgue de Barbarie
Fait sa quête aux gros sous. Plus loin, sombre avarié
Un tout jeune garçon, d'un regard éperdu
Contemplant à ses pieds son panier répandu,
Combine à grand effort une excuse craintive.
L'on entend par moment la romance plaintive
De l'aveugle du coin, qui, depuis le matin,
Présente à tout venant son gobelet d'étain.
Le cadran va sonner quatre heures et demie :
Je me sens le cœur gai, car je pense à ma mie.

PAUL VARY.

Montréal, janvier 1890

THÉÂTRE ROYAL

La pièce *Barred Out*, qui se joue au Théâtre Royal cette semaine a eu grand succès. Le public a été enchanté de ce joli drame. Les acteurs se sont montrés à la hauteur de la situation et tous les soirs la salle a été comble.

Nous engageons nos lecteurs à y assister samedi à la matinée et à la soirée.

La semaine prochaine, on jouera au Royal une excellente comédie *A Bunch of Keys*. Il y a des chansons ravissantes et des danses magnifiques qui rendront les séances tout particulièrement attrayantes.

On voit que le Théâtre Royal tient à se rendre de plus en plus populaire.

UN TOUR DE FORCE



Paddy.—Remporte moi la lumière, Brigitte ; je vais me couper le nez.

Brigitte.—Le nez ! Tu as besoin d'être bien adroit pour le rejoindre à la noirceur.

LA NEIGE

On dirait que la terre a bu le sang des lys,
Et d'un deuil éclatant voile cette hécatombe,
Car déjà la blancheur des marbres clot la tombe
Où dorment pour longtemps ces doux ensevelis.

Je t'adore, ô paleur des vierges trépassées,
Dans l'éblouissement des rêves amoureux,
Emportant dans l'azur les essors douloureux
De leur âme pareille aux colombes blessées !

Quel vent a flagellé l'aile que tu parais,
Doux et tremblant duvet tombé du vol des anges,
Et secoué dans l'air tes floraisons étranges
Qui font comme un printemps à l'hivernal cyprès ?

Les cygnes se sont ils heurtées contre la nue,
Cherchant au ciel l'azur de leurs grands laes fermés,
Où Psyché, renouant ses voiles parfumés,
De ses jeunes candeurs s'est elle souvenue ?

On dirait que la terre a pitié de nos morts,
Et, vierge devenue au toucher de la neige,
Suspend des floraisons le travail sacrilège
Dans ses flancs qu'au repos invite le remords.

O neige, tu m'entreins le front sous le mystère
De ta froide splendeur,—et, comme épouvanté,
Je pense que des dieux déchus de leur clarté
Le lait d'une déesse a coulé sur la terre !

PHYSIONOMIE HUMAINE COMPARÉE
A LA PHYSIONOMIE ANIMALE

Quoiqu'il n'existe pas une ressemblance proprement dite entre l'Homme et l'Animal, il arrive souvent que certains traits du visage humain nous rappellent l'idée de quelque animal. Cette analogie influe nécessairement d'une façon plus ou moins importante sur les facultés morales et intellectuelles de l'Homme.

Le singe, le cheval et l'éléphant sont les animaux qui ressemblent le plus à l'espèce humaine, par le contour de leurs profils et de leur face.

Les plus belles ressemblances sont celles du cheval, du lion, du chien, de l'éléphant et de l'aigle.

1o. Ceux qui ressemblent au singe sont habiles actifs, adroits, rusés, malins, avares et quelquefois méchants.

2o. La ressemblance du cheval donne le courage et la noblesse du cœur.

3o. Un front semblable à celui de l'éléphant annonce la prudence et l'énergie.

4o. L'homme qui, par le nez et le front, ressemble au profil du lion, n'est certainement pas un homme ordinaire, car la face du lion porte

l'empreinte de l'énergie, du calme et de la force.

5o. L'affinité des traits avec ceux du chien annonce la fidélité, la droiture et la modération.

6o. Celle avec le loup dénote un homme violent, dur, lâche, féroce, passionné, traître et sanguinaire.

7o. Les traits du renard qui se reproduisent sur la face humaine indiquent la petitesse, la ruse, la faiblesse et la violence.

8o. La ligne qui partage le museau de l'hyène porte le caractère d'une dureté inexorable.

9o. La ressemblance avec le tigre annonce la férocité et la perfidie.

10o. La ligne que forme la bouche du lynx est l'expression de la cruauté.

11o. L'hypocrisie, la luxure, la gourmandise et la ténacité se retrouvent dans la ressemblance avec le chat.

12o. Les rapports physiognomoniques avec l'ours marquent la fureur, la méchanceté et la misanthropie.

13o. Ceux avec le sanglier dénotent un naturel lourd, glouton et brutal.

14o. Quiconque se rapproche du Blaireau est ignoble, méfiant et avide.

15o. Celui qui ressemble au Bœuf est patient, opiniâtre, lourd, insouciant, d'un appétit grossier et d'un niais entêtement.

16o. La reproduction des traits du cerf et de la biche provoque la timidité, l'agilité, la douceur et les bonnes mœurs.

17o. La ressemblance avec l'aigle présage la noblesse du caractère, le succès dans les entreprises et la force du tempérament.

FELICITE CONJUGALE

Femme avariée.—Les fous ne sont pas encore tous morts.

Le mari.—Qu'en sais-tu ?

La femme.—S'ils étaient tous morts, j'aurais touché une assurance de police avant aujourd'hui.

PAR PRÉCAUTION

Avare (sur son lit de mort à son unique héritier).—Comme tu as été bon garçon, je vais te récompenser. Tu sais les \$10,000 sur lesquelles, tu me payais 10 par cent ! Eh bien, à partir de ma mort, tu ne paieras plus que 8.

UNE LEÇON EN ARITHMETIQUE

Le mari.—Comme le temps passe ! Voilà dix ans que nous sommes mariés. Tenez, ma femme et moi représentons un total de 70 ans ; comment distribueriez-vous ce total entre nous deux ?

L'ami.—Je représenterais ta femme par 7 et toi par 0.

LES INCONVÉNIENTS D'UNE
OREILLE MUSICALE

La maîtresse de maison (à un tramp).—Ne vous en allez pas comme cela ; vous avez promis de me scier du bois après le repas.

Le tramp.—Oui, madame, et je suis encore prêt. Mais votre scie donne le la naturel, et qui boit... (Après l'avoir examinée :) Si vous preniez je ne chante jamais ma chanson favorite qu'en ut dièze.

A CHACUN SON PAPIER

Comment choisir son papier à lettre ? Il faut quand on veut écrire :

Au pape, du papier jésus,
Au roi de Saxe, du papier porcelaine,
Aux voyageurs, du papier parchemin,
Aux canotiers, du papier à la rame,
Aux rois, du papier couronne,
Aux pigeons, du papier colombier,
Aux jeunes filles, du papier mousseline,
Aux amazones, du papier cavalier,
Aux géomètres, du papier carré,
Aux soldats, du papier aux armes,
Aux patineurs, du papier glacé,
Aux buveurs, du papier gris,
Aux grands, du papier ministre,
Aux créanciers, du papier timbré,
Aux jardiniers, du papier vergé,
Aux cuisiniers, du papier pelure d'oignon,
Aux aveugles, du papier brouillard,
Aux gens d'ordre, le papier réglé,
Aux conquérants, le papier grand aigle,
Aux asthmatiques, le papier goudron,
Aux financiers, le papier écu.
Aux vigneron, le papier raisin,
Aux élégants, le papier de soie,
Aux cuisiniers, le papier torchon,
Aux ivrognes, le papier buvard.

LA CROISSANCE DES ENFANTS

Depuis la naissance jusqu'à un an, la croissance est en moyenne de 7½ pouces.

De trois à quatre ans, elle se ralentit et n'est plus que de 1 1/9 pouce.

De quatre à sept ans, elle est de 2 pouces.

De sept à huit ans, elle est de 2½ pouces.

De huit à neuf, de neuf à dix, de dix à onze et de onze à douze, elle se maintient à peu près 2½ pouces par an. De douze à treize elle est de 1½ pouces. De treize à quatorze, elle atteint 2 1/5 pouces.

A quinze, elle est de 2¼ ; de quinze à seize, elle est de 2 pouces ; de seize à dix-sept ; elle est de 1½ pouce et elle se ralentit à partir de dix-sept ans.

De dix-neuf à vingt ans, elle est presque toujours nulle.

Les périodes de croissance les plus actives sont donc : de la naissance à un an ; de un an à deux ; de deux à trois ; de sept à huit et de quatorze à quinze.

TRISTE PERSPECTIVE

Au théâtre :

Le mari.—Fichtre ! J'ai oublié mon portefeuille. As-tu le tien ?

Elle.—Oui, le voilà ; j'ai juste 40 centimes.

Le mari.—Où veux-tu que j'aie virer avec cela ? Il y a quatre entrées.

SIGNE INFALLIBLE



Edith.—Passez moi votre montre que je voie si vous usez de boisson. Jamais je n'épouserai un homme prêt. Mais votre scie donne le la naturel, et qui boit... (Après l'avoir examinée :) Si vous preniez quelque chose, le trou de la chef serait égaré. Eh ! bien, à la vie à la mort entre nous !

L'OURAGAN DE LUNDI DERNIER



I

Avec du soin, il y a toujours moyen d'arriver.

II

—Cristi, c'est glissant !

III

Aussi, comment est-ce entretenu ces trottoirs !

IV

—Heureusement que ça me connaît le verglas ! J'ai un pied de daim !



V

Oihioi ! Pourvu que l'artiste du SAMEDI ne m'ait pas vu !

VI

—Bon ! De quel côté cet imbécile-là va-t-il passer ?

VII

Pardon, monsieur !
—Mille excuses, monsieur.

VIII

—Le vent me coupe la respiration. Si j'ouvrais mon parapluie !



IX

—Au secours ! Le trottoir est défoncé !

X

—J'ai bu à bien des tonneaux ; mais jamais à un aussi mauvais que cela.

XI

—Non, je ne puis pas dire exactement quel jour je sortirai maintenant. Un hiver comme cela, j'en ai assez, moi !

PAS SI ELOQUENT QUE CELA



Oncle José.—Vrai comme je te le dis. Ça été le plus beau discours de Chapleau. Tu sais, il s'est mis comme ça à dire : "Oui, cet homme que nous aimons..."

La vieille Betsé.—S'il a été aussi éloquent que tu l'es en ce moment, je suis certaine qu'il est parti du husting avec des coups de pied dans le derrière.

PETIT COURS DE GOURMANDISE

A TABLE !

Les coudes à l'aise. Un air tiède, libre d'arômes inquiétants. Des parfums de fleurs, discrets, invitant les nerfs au repos sans les paralyser. De la lumière. Une chaise large, robuste, sans étoffes. Nui excès d'appétit, L'appétit doit venir surtout par ce que l'on mange. Mais un sincère désir d'apprendre, de goûter, d'apprécier.

Nous y sommes.

Aucune préoccupation d'ordre étranger aux plaisirs préparés. Le cerveau n'a plus à provoquer des sensations, à les rechercher à les deviner. Il n'a qu'à les attendre. A la porte de la salle à manger les bruits du monde se sont éteints, évanouis. Ce n'est plus pour la société, pour la patrie, ou pour les affaires qu'on va doucement travailler. C'est pour soi. Tâche sainte. Recueillons-nous.

Ainsi c'est pour nous qu'ont fleuri ces roses, qui viennent expirer ici leur dernier soufle parfumé. Pour nous, que ces fruits ont mûri sur les lointains espaliers. Pour nous que les prairies normandes ont été saupoudrées de sel, afin que les bœufs cussent la chair plus fine et plus saignante. Pour nous, que la terre du Périgord, immense pâté d'argile bourré de truffes, a fait surgir ces précieux tubercules, diamants noirs sur nos nappes blanches. Pour nous, que le raisin s'est gonflé d'une liqueur divine.

EXCELLENCE DE LA LANGUE

La langue ! Dans son boudoir au plafond grenat, aux meubles d'ivoire, dont les lèvres sont des rideaux opulents, elle est là, la charmante, étalée, rose entre les gencives roses, ainsi que sur les coussins d'une ottomane. Elle s'allonge, elle se replie, elle rêve, elle attend.

Et, quand les sucs amoureux arrivent, elle s'épanouit pour les recevoir, et ses papilles frissonnantes s'entr'ouvrent, réceptacles mystérieux, par où les arômes se glissent, et, comme autant de parfums, montent jusqu'au cerveau par cent nervures.

Le siège de tous les plaisirs sûrs, réels, c'est elle. Sans elle, rien de vrai ! Car les joies qu'elle donne sont compréhensibles, complètes, certaines. Elle touche au tangible, à l'ici-bas, par les satisfactions matérielles qu'elle procure. Elle touche à l'idéal, à l'en-haut, par les satisfactions morales qu'elle appelle.

Elle ouvre les portes d'or par où les autres sens se manifesteront à leur tour.

LA LANGUE A L'OREILLE

Que Brillat-Savarin me pardonne. Il n'a pas tout dit sur le goût. Il n'a pas tout pressenti.

S'il avait compté et classé les nerfs qui viennent s'attacher à la langue, racines tantôt grêles ou puissantes, il aurait sûrement remarqué que l'un des principaux d'entre eux est le nerf du tympan.

Le nerf du tympan aboutit au centre de l'organe dégustateur et s'en va vers le cerveau, vibrant à la fois des sensations goûtées, et des sensations ouïes.

La relation est donc simultanée, et des mystères profonds s'expliquent.

Les rapports entre les joies gourmandes et les joies musicales sont démontrées. Lullî pâtissier, Verdi et Rossini, cuisiniers amateurs, sont excusés. Les diners à orchestre ont leur raison d'être physiologique. On comprend pourquoi la musique à jeun produit si peu d'effet. Et le proverbe populaire consacre définitivement la théorie quand il proclame souverainement le principe :

Ventre affamé n'a pas d'oreilles.

Relation intime bien curieuse.

Le sens le plus vague lié au sens le plus positif. L'Ouïe et le Goût allant de compagnie. Les saveurs s'harmonisant avec des sons, comme si sons et saveurs n'étaient que les notes dédoublées d'une même gamme !

Maintenant que nous savons les parce que satisfaisants de ces pourquoi inattendus, saisissons notre fourchette et, sans plus raisonner...

Hé ! Sommes-nous seul à table ? Y sommes-nous en compagnie ? Aimons-nous ceci ? Aimons-nous cela ? Devons-nous aimer ceci ou tout cela ? Où sont nos devoirs ? Quels sont nos droits ? Il serait puéril de se mettre à manger sans connaître les justes limites des choses modernes permises, défendues ou tolérées, ou seulement tolérables.

Rappelons donc nos souvenirs, fouillons le dossier de nos impressions personnelles rassemblons nos désirs et nos espérances, nos regrets et nos certitudes, et codifions.

RÈGLES DE MANGERIE

10. Pour bien manger, il faut être au moins deux, au plus douze.

Seul, à table, le dîneur souffre de ne pouvoir parler des satisfactions ressenties. En trop nombreuse compagnie, il risque d'être distrait des méditations que les mets doivent inspirer.

20. Les repas entre hommes sont plus favorables à l'intelligente appréciation des mets la compagnie d'une femme charmante étant désastreuse à cause des devoirs absorbant que la politesse exige.

Toutefois, si cette femme est gourmande elle-même (ce qui constitue un charme double, et d'autant plus excitant en apéritivité) l'inconvénient s'atténue, et parfois même peut aller jusqu'à disparaître.

30. En aucun cas, quel que soit son voisinage un gourmand n'a le droit d'être amoureux pendant qu'il mange.

40. Les hors d'œuvre ne méritant presque jamais qu'on en cause, il serait pitoyable de s'écrier : Ces sardines sont délicieuses ! Toutefois, si, par suite d'une difformité du goût on est passionné pour l'une ou l'autre de ces inutilités, on en sera quitte pour en prendre double part, à la dérochée.

50. Une conscience tranquille est presque indispensable à la saine pratique du repas.

L'homme honnête est celui qui mange en souriant.

60. Jusqu'au troisième service, on ne doit parler que de ce que l'on mange, de ce que l'on a mangé et de ce que l'on mangera. L'esprit, entretenu de ces choses, ne risque pas ainsi de s'égarer vers d'autres sujets et de troubler le salutaire exercice des mâchoires.

70. Le plat dont on ne redemande pas, est la leçon du cuisinier.

80. Les gens qui aiment le poisson ont généralement le caractère tranquille, à cause des arêtes. Mangez doucement toujours, peu à la fois. C'est le moyen de manger longtemps agréablement.

90. L'ivrogne boit pour avoir soif.

L'inepte boit pour n'avoir plus soif.

Le gourmet boit pour savoir s'il a soif.

Humez, dégustez, buvez.

100. La pâtisserie est le fromage des dames.

110. Avant de goûter aux mets chauds, il est bon d'en laisser le fumet monter doucement à soi. C'est se priver bénévolement d'un plaisir délicat que d'attaquer un plat sans en avoir d'abord apprécié le parfum.

120. Un bon dîner est un idéal rêvé qui se réalise jusqu'au rôti inclusivement. La salade est le coup de cloche du réveil, qui fait redescendre sur terre. A partir de ce mets, redevenez sociable, graduellement, puis, si possible, intéressant et brillant comme le repas lui-même, dont l'éclat de votre conversation est comme le reflet intellectuel, et le résultat moral immédiat.

C'est pourquoi ne parlez pas, au dessert, de la Tour Eiffel, ou de tel autre sujet rebattu. Quand on a bien mangé, on a le devoir d'être spirituel.

D'AUTREFOIS A AUJOURD'HUI

C'est peut-être à Adam et Eve (sans remonter plus haut) qu'il faut attribuer la première gourmandise dûment constatée.

Bien modeste, d'ailleurs, cette gourmandise, et combien chèrement payée !

L'Eve de nos jours ne se laisse pas tenter pour si peu. Une pomme, une charlotte de pommes mêmes, ne lui suffirait plus.

Esau, digne fils de sa mère, se signale également par ses facultés gourmandes. Mais déjà un certain progrès se manifeste, puisque c'est pour une production culinaire qu'il vend son droit d'aïnesse.

C'est donc par l'appât de la lentille que la cuisine apparaît dans l'histoire du monde. Modeste commencement d'une carrière merveilleuse !

Enjambons les âges-gourmands d'avant la fourchette, dont l'historique nous entraînerait trop loin, et arrivons, toutes serviettes au vent, à ceux d'

APRÈS LA FOURCHETTE

L'inventeur de la fourchette est resté inconnu. Mais l'instrument est signalé dès le douzième siècle. Très peu usité jusqu'au dix-septième, il prend tout d'un coup, à ce moment une vogue énorme. Il était temps. Les chinois mangeaient avec des bâtons depuis des milliers d'années !

Il avait fallu près de soixante siècles à l'humanité la plus civilisée pour lui apprendre à ne pas manger avec les doigts !

Si la fourchette est le grand événement gastronomique du siècle de Louis XIV, le Restaurant devient la grande création culinaire du siècle suivant.

Les classiques de la table en fixent la date aux environs de 1770, mais ne disent pas le nom du créateur. Encore une gloire anonyme !

Toutefois on cite les hardis novateurs qui suivirent aussitôt l'exemple, Beauvillers, en tête.

Voilà en tous cas, une invention bien française, plus encore parisienne. Les restaurants actuels de Paris cherchaient, il y a quelques mois des prétextes à fête et des motifs de centenaire. Ils n'avaient qu'à célébrer le leur.

Aujourd'hui le moindre cafetier donne à boire et à manger, et s'intitule restaurateur.

Savoir où commence celui-ci et où finit celui-là, constitue même un problème fort délicat. On

ne peut procéder que par intuition, cette intuition gourmande, sorte de flair prodigieux qui fait dire devant une maison, sans la connaître :

— Ici l'on doit bien manger.

APPÉTITS CONTEMPORAINS

En rassemblant les sénateurs romains pour les faire délibérer sur la meilleure façon de cuire un turbot, l'Empereur Domitien donna une fameuse leçon aux hommes politiques de tous les temps.

Leçon incomprise du reste, puisque, depuis lors, aucune assemblée politique n'a songé à discuter les questions culinaires.

Et cependant le peuple vit de cuisine et non de beau langage.

Ce n'est pas que les politiciens méprisent les choses de la table, mais ils se croiraient déshonorés s'ils en faisaient le sujet d'une question de tribune.

Le député serait accueilli avec pitié qui viendrait entretenir ses collègues du mets nouveau et de l'influence sociale de sa découverte.

Que serait donc la politique sans la cuisine ? C'est par un dîner que tout commence, en diplomatie, et par des banquets que tout finit.

Quand aucun repas ne figure dans une action politique, la guerre n'est pas loin.

Machiavel était fort gourmand, Talleyrand l'était davantage. La rapide décadence de Napoléon tient simplement à son incompétence gastronomique. Après tant de victoires, le souci d'un vainqueur possédant un estomac bien réglé consistait à savoir les conserver pour en jouir.

Louis-Philippe était assez gourmand, ses fils et petits-fils ont les goûts simples. Le comte de Paris s'occupe peu de ses menus. Le duc d'Aumale encore moins. Ombres du Grand Condé et de Vatel !

Le Prince Jérôme Napoléon a gardé une bonne réputation de mangeur. Mais sa passion pour le *Riz à la Piémontaise* est trop accusée. Son cousin, Napoléon III, n'a laissé aucun souvenir gastronomique.

En revanche, de Morny faisant montre d'exquise cuisine, Thiers se trouvait bien à table, et Gambetta, magnifique orateur, toujours, l'était mieux après le dessert.

Nous aimons assez la façon dont M. Le Royer, président du Sénat français saisit la cuisse d'un *Chapon à la Bourguignonne*. Il la porte à la hauteur de l'œil, l'inspecte avec bonté (ses yeux en paraissent humides de tendresse) puis sans façon, la mord.

M. Floquet est plus rude. Cependant la salade de homard ne semble pas lui être indifférente et nous lui avons vu reprendre deux fois du caneton.

Quant à M. Lockroy, il rit toujours, qu'il soit à l'entremets, au rôti, ou au dessert. Quel joyeux convive ! C'est le gourmet Tant-Mieux !

Par exemple, si nous avions du *Bœuf à la Richelieu*, nous n'aurions garde d'inviter M. Ferry. Il la repousserait avec un dédain étrange pour se jeter sur d'humbles *ballotines de pigeon*.

Pourquoi M. Spuller, qui mange avec quelque conviction les petits pois, refuserait-il avec tant d'acharnement du *jambon à la gelée* ? Également nous nous demandons comment M. Clémenceau peut digérer, en avalant aussi hâtivement de la *Galantine à la Toulouse* ? Et puis, il vous a de ces mouvements de tête si vifs, si brusques, que nous avons toujours peur que les flexions du cou ne coupent les bouchées au passage. Fi ! docteur ! Le général Boulanger, lui, a un faible étonnant pour le *Bœuf braisé aux olives*. Symptôme de sorce que ce goût plébéien, de bon augure pour l'indigestion des banquets de l'avenir.

Tous ceux qui ont vu manger M. Henri Rochefort avouent qu'il a un mouvement de mâchoires formidable, et que, même en dégustant un gâteau délicat, il semble dévorer du rosbif saignant.

Enfin, M. Carnot. Le Président de la République de 1889 possède un superbe appétit, signe de bon estomac et de conscience pure. Il mange de tout et ne s'arrête guère en ce faisant. Son port, roide de nature, à peine adouci par la volonté, facilite la déglutition. Le désir d'être aimable a nuis sur son visage un sourire un peu

forcé, mais contant, qui s'épanouit légèrement à chaque plat nouveau. M. Carnot vivra longtemps, car il redemande toujours de la salade russe, mâche bien, et n'engraisse pas.

Au reste sa cuisine de l'Elysée est parfaitement montée et pratiquée. Ce Président est dans la bonne voie, puisqu'il paraît enfin comprendre que les bons diners sont encore la meilleure façon pour faire digérer la République.

TÊTES GOURMANDES COURONNÉES

Ce serait, ce nous semble, un noble souci que celui de chercher à réunir quelque jour, tous les souverains du monde à la même table ?

Après le potage et le rôti, bien des équivoques seraient déjà dissipées. Il n'est de tel qu'un repas en commun pour apprendre à se connaître et à s'apprécier.

Puis les vins aidant, et les sorbets ayant rompu la glace, on arrivait doucement au dessert. Là, entre la poire et le fromage, tous ces augures se regarderaient... en riant, peut-être ! Et les plus aimables traités seraient élaborés, convenus et signés dès avant le café, pour le plus grand honneur des peuples !

En attendant ce banquet idéal il faut chercher les monarches contemporains où ils se trouvent, c'est-à-dire chez eux.

C'est ce que nous allons faire en essayant de les surprendre à table.

Il n'y a qu'un pas de France en Russie, — le voisinage du cœur—franchissons-le.

A Saint-Petersbourg :

Un potentat de six pieds de haut, à l'estomac puissant comme son empire, mangeur bizarre et magnifique, gouverne les Russes.

Alexandre III se couche le plus souvent à trois heures du matin, pour se lever à six et déjeuner à sept, d'une tasse de thé ou de café. Le grand déjeuner n'est qu'à une heure de l'après-midi, soit sept heures sans rien prendre. Puis, coup sur coup, goûter à trois ou quatre heures, dîner à sept heures et demie, souper à minuit.

Des mets d'une simplicité tout impériale, substantiels, finement saucés, à bon fonds. Rien d'exagéré dans la manifestation d'un appétit toujours solide. Le Czar est un amphytrion aimable, s'occupant de ses invités. Et l'Impératrice dont on sait la grâce (et qui, de son côté, passe pour une fine appréciatrice) seconde du regard cette sollicitude quasi paternelle.

La Cour de Russie est sans contredit la première sous le rapport de l'organisation de l'hospitalité. Les choses de la table tout en se modernisant, y ont conservé le cachet grandiose des anciennes accoutumances.

A Vienne :

On parle assez peu de la table de l'Empereur d'Autriche, dont les goûts, très simples, s'accoutument d'un bon ordinaire.

Quant à l'Impératrice Elisabeth son renom de chasseresse ne le cède qu'à celui de cuisinière ! Cette qualité, qui ne saurait nuire à la dignité impériale, bien au contraire, est surtout démontrée dans la pratique de certaines pâtisseries, et dans la confection de confitures, vraiment remarquables, dit-on.

A Londres :

S'il est vrai que la Reine Victoria, impératrice des Indes, adore le plumpudding, qui songe à lui en faire un crime ?

Ce mets n'est-il pas comme le *God save the Queen* de la cuisine anglaise ?

Le Prince de Galles, héritier du trône, est plus connu par ses sympathies pour l'exquise chèvre. Pas un restaurant français qui n'ait eu l'honneur de ses très compétentes appréciations.

Il n'est pas rare—fait louable et bien digne d'être imité—que ce prince, invité par quelque lord à un dîner dont il est satisfait, ne s'enquière de l'artiste culinaire, français presque toujours, qui l'a élaboré, et ne lui fasse adresser ses félicitations, quand il ne descend pas à la cuisine les porter lui-même. Noble souci de noble digestion !

A Constantinople :

Que le sultan de Turquie nous pardonne. Nous ignorons ses menus. Le nombre de ses plats quo-

tidiens, comme celui de ses épouses nous est inconnu. Nous inclinons à croire cependant qu'il doit sacrifier aux muses sucrées.

On nous assure même que l'un de ses plaisirs de bouche favoris est la succion du *loucoums*, espèce de pâte de guimauve, accompagnée d'eau claire pour toute boisson.

N'est-ce qu'une médisance, ou serait-ce une calomnie ?

En Espagne :

Le petit Roi en est encore aux bouillies et aux œufs à la coque du jeune âge, et la charmante Reine, sa jeune mère, ne semble pas vouloir chercher dans la gourmandise les satisfactions auxquelles elle aurait droit comme femme et comme souveraine.

Il nous souvient personnellement que notre chère pauvre mère à nous, disait souvent avec un sourire moitié sérieux, moitié plaisantin :

— Ah ! si j'étais Reine ! comme je boirais de la limonade gazeuse !

Vœu modeste, qui prouve combien tout est relatif dans les désirs. Et la Reine d'Espagne n'aime pas, dit-on, le champagne !

Allons ! la nature a bien des torts à se reprocher parfois envers les reines !

En Portugal :

Au Palais d'Adjuda, le dernier Roi, assez peu amateur de recherches culinaires, exigeait à chaque repas le consommé au riz et le bouilli... il mangeait vite, tout à la fois...

A Belhem, où habite le jeune ménage royal, se rencontrent les finesse des menus français, surveillés par une reine française.

A Bruxelles et à La Haye :

Quand une exposition culinaire s'organise à Bruxelles, c'est la comtesse de Flandre qui la patronne, et le Roi Léopold qui l'inaugure ! Bravo, altesse ! Quelle leçon pour Paris, où les hauts personnages de tous les mondes semblent si peu se soucier de ces manifestations, que Bruxelles ne fait qu'imiter cependant—nous n'avons pas dit contrefaire.

Du Roi des Belges, gourmet convaincu, chez qui l'on mange très-bien, passons en Hollande, où un bon Roi se remet des suites d'une grave maladie, grâce aux petits plats que lui surveille la plus dévouée des épouses.

A Copenhague :

Table patriarcale entre toutes que la table royale de Danemark dont le service est des plus remarquables, à tous les points de vue.

Ce qu'il faut signaler surtout c'est la simplicité toute cordiale, presque bourgeoise, de la Reine, sa sollicitude pour les menus de ses serveurs les plus modestes, comme les grands menus des réceptions impériales et royales de ses fils et gendre.

Avant de quitter le Nord, mentionnons la Suède, où les meilleures traditions de la table sont conservées par un roi amateur de petites bonnes choses.

A Athènes :

Grand chasseur, mangeur de vigoureux appétit, dîneur admirable, Georges Ier est impétueux dans ses goûts. Vers sa vingtième année, alors qu'il commençait son métier de Roi au pays du brouet noir, il se prit tout d'un coup d'une "violente amour" pour le *Pilaf à la grecques*. Ce plat favori fit, à tous ses repas, ses délices pendant un mois de suite !

Au palais de Grèce on fait trois cuisines, cuisine danoise pour le Roi, cuisine russe, pour la reine, cuisine française... pour les diners diplomatiques.

A Rome :

Les offices du Vatican nous sont fermés et d'ailleurs nous ne pensons pas que les cuisines de Léon XIII fassent une concurrence sérieuse à celles du Quirinal.

Sous ce rapport du moins, la souveraineté royale est absolue à Rome. C'est une fort délicate cuisine que celle que l'on fait à la cour de Humbert II. Et si ce souverain n'y fait pas plus

honneur, c'est à son appétit, très faible, qu'en revient la faute. L'estomac de Victor-Emmanuel ne se retrouve pas dans le corps plus nerveux, plus névrosé surtout, de son fils. C'est dommage. Avec plus d'appétit, le Roi Humbert serait tout autre. Son caractère brusque, fantasque mais bon, au fond, s'améliorerait dans l'hygiène des bonnes digestions. La Reine Marguerite peut prendre place parmi les gourmantes contemporaines. Elle sait apprécier, très fermement, très justement et s'inquiète avec beaucoup de talent de sa table.

Avons-nous dit que le Roi Humbert était un buveur d'eau ?...

A Berlin :

Apicius ne gouverne pas l'Allemagne. C'est un soldat que le jeune empereur, un soldat qui ne néglige aucune lutte, si mince qu'elle soit. Sa campagne contre les menus écrits en français n'est ni féconde, ni bien glorieuse. Encore une victime de la politique, quo ce monarque !

Guillaume II, se contenta de sa cuisine nationale. C'est d'un bon patriote, peut-être, mais d'un mauvais amphitryon. Au reste, comme le Roi d'Italie, l'Empereur d'Allemagne est un buveur d'eau, et cela explique bien des choses ! Les questions d'estomac dirigent le monde.

Tous les repas du jeune empereur, ne peuvent durer que vingt-sept minutes au plus. Malheureux invités !

Un détail curieux sur ce monarque inappétent. Sa fourchette ne le quitte jamais. Une fourchette particulière, dont l'une des dents de côté est amincie et aiguisée sur le bord, afin de servir en même temps de couteau. Le jeune empereur, en effet, ne pouvant se servir que d'un bras, pique et coupe ses mets avec le même instrument.

HALTE

Notre revue des monarques à table s'arrêtera ici. Mais il aurait fallu vingt colonnes pour la faire complète en ajoutant à la nomenclature les personnages à côté, princes, grands-ducs, altesses, seigneurs divers qui dînent tous les jours avec ces potentats et comme eux—et parfois mieux qu'eux—savent donner à dîner.

Nous l'avons dit. Jamais aucune *société amicale des souverains* ne s'est fondée pour l'agréable pratique de dîners périodiques en commun. C'est par groupes plus ou moins sympathiques, par "coteries" que les souverains s'assemblent à table le plus souvent.

Fâcheux, oui, fâcheux usage. C'est une mauvaise diplomatie que celle des petites tables à part.

DECORATION MODERNE DE LA TABLE

LES FLEURS

La fleur règne. Règne absolu, presque tyrannique.

La corbeille centrale, d'abord, assez basse pour que l'œil de l'amphitryon puisse correspondre avec le regard de la maîtresse de la maison—télégraphie mystérieuse indispensable à la marche des services.

Aucun objet décoratif de dimension telle qu'il puisse absolument empêcher un convive d'en voir n'importe quel autre (sauf quelques exceptions inévitables.)

Il est d'usage, aussi, surtout en Angleterre, de mettre un porte-bouquet sur l'alignement de chaque couvert.

Trop de fleurs ! dit-il Calchas.

Les fanatiques de floraisons pourront encore suivre la gracieuse mode inaugurée par les grands hôtels du littoral méditerranéen. Tout autour de la corbeille centrale, un véritable jardin, prenant à peu près le quart de la superficie de la table, fleurs jetées en tapis (des violettes presque toujours,) et desquelles surgissent les candélabres, pièces de pâtisserie, compotes, etc.

Nous ne conseillons rien, nous constatons.

Au dîner, de la lumière, disions-nous. L'électricité est surtout enviable. Sous ses radieuses effluves, la table rayonne. Les cristaux, les faïences, les porcelaines, l'argenterie, resplendissent.

Il est permis d'aimer également les flambeaux légers, à type élané supportant des candélabres à petits bougeoirs garnis chacun d'un abat-jour replié en dentelles entr'ouvertes.

Tout est permis, du reste.

Décorez vos tables au goût du jour, soit ; mais en laissant une marge aussi large que possible à vos goûts personnels. Suivez la mode, oui, puisqu'il le faut ; mais suivez-la en la corrigeant.

Car la mode tue vite les originalités en les vulgarisant.

PIECES SUR TABLE

La pratique trop rigoureuse du *Service à la Russe* a peut-être un peu nui à l'art du cuisinier en ce qu'elle a banni de la plupart des tables les gentils sujets culinaires décorés qui s'y montraient auparavant, dans le *Service à la Française*.

Sans doute, il ne faut pas exagérer les regrets de cette disparition, la cuisine devant être plutôt que *paraître*. Cependant, on doit reconnaître que la décoration des mets était un sujet de vive émulation pour le cuisinier et aidait puissamment au développement de ses qualités de *fond* comme de *forme*, en excitant chez lui l'amour et l'orgueil de sa profession.

Il serait donc à souhaiter que les amphitryons dans leur intérêt même, encouragèrent le goût artistique de leur chef en s'intéressant aux "pièces" de cuisine.

Le grand "vice" du *Service à la Française* consiste surtout dans l'impossibilité de servir vraiment chauds, à la fin du repas, les mets qui figurent sur table depuis le commencement.

Mais rien n'empêche de laisser figurer les mets froids, entrées, aspics, etc... dont la présentation sur table ne peut qu'aider à la décoration.

Ainsi toutes les satisfactions sont sauvegardées, et la table conserve du *Service à la Française* la partie pratique et vraiment avantageuse.

LES INUTILITÉS DU COUVERT

L'excès de luxe, et l'ingéniosité des industriels ont créé des besoins inutiles.

Les porte-menus, et vingt autres objets de ce genre y répondent.

Les pinces à sucre elles-mêmes, malgré leur but quasi-raisonnable, peuvent être rangées dans la catégorie. Elles ne serviront jamais... qu'à donner l'envie de ne pas s'en servir.

Un de ces jours, quelqu'un inventera un instrument à prendre la fourchette, ou l'horreur d'utiliser ses doigts donnera prétexte à la confection de gants de table !

Ces complications du service n'ajoutent que des encombrements au matériel du repas, sans aucune compensation. Elles gênent les convives, matériellement et moralement. La préoccupation qu'elle fait naître, nuit au laisser-aller et au bien-aller des conversations. Chacun regarde son voisin à la dérobée pour voir "comment il fait." Et silencieusement, se torture les doigts en l'imitant.

Épargner des gymnastiques semblables à vos invités est l'un des premiers devoirs. Leur satisfaction sera votre récompense.

LE PLACEMENT

Jadis, le maître et la maîtresse de maison, côte à côte se plaçaient au *haut bout* de la table.

On nous dit que plusieurs amphitryons veulent remettre cette coutume dans les mœurs. Déjà nombre de dîners de château nous ont été signalés avec ce placement.

Le malheur est qu'on n'a jamais pu savoir au juste, en quoi consistait autrefois le "haut bout," qui variant suivant la forme et l'éclairage de la salle à manger.

Mais cette incertitude même est un élément de fantaisie, qui n'est pas à dédaigner, et ajoute de nouvelles exceptions à la règle un peu commune du face-à-face de milieu.

Comme il y a un peu plus de deux millions de manières de placer quatorze personnes à table, nous n'en entreprendrons pas la revue.

Chacun connaît à l'avance ses voisins. Les groupes sympathiques indiqués se forment, et, à l'instant où le *Madame est servi* retentit, chaque invité offrant le bras à la dame qu'il sait avoir à sa droite, à table, l'y conduit sans hésitation.

LES HORREURS DE LA TABLE

A toi, rince-bouche !

Ah ! monstre ! Ah ! terreur d'iniquité, tu ne quitteras donc jamais nos salles à manger pour t'en aller crever de laide mort au fond de quelque basse fosse, ou, tout au moins, s'il faut qu'il reste quelque chose de toi, ne peux-tu trouver, au musée de Cluny quelque place discrète qui te serve d'éternel tombeau ? Et nous laisser manger en paix, avec nos serviettes suffisantes et le lavabo de nos pères ?

Rien n'excuse la coutume du rince-bouche, pas même sa raison d'être. Car alors pourquoi s'arrêter dans cet ignoble voie ? Il faudrait aussi... mais à quoi bon insister. Tout ce monde est d'accord sur la moralité du cas. Et le monstre résiste encore !

Tuons-le, de grâce, au plus tôt. Reprenons la coutume des ancêtres, et, puisqu'il semble nécessaire de se laver quelque chose à table, que des valets passent à la droite de chaque convive, une cuvette aux mains.

L'invité y plongera les siennes, et s'arrêtera là, dans ses essais publics de toilette intime. Ce sera à peu près décent, et pardonnable.

Dépasser cette mesure est indigne.

Oui, nos pères avaient compris la nécessité approximative du lavage des mains à table, et le pratiquaient ; mais avec quelle élégance !

Des pages jaunets et brillamment vêtus, arrivaient portant d'une main, un bassin d'or ou d'argent ; de l'autre une aiguière. Ils versaient eux-mêmes l'eau sur les doigts du convive.

Il est urgent d'ajouter que la fourchette n'était pas encore inventée, et que le lavage se pratiquait surtout avant le repas.

N'importe ! Tout est préférable à l'us actuel. Revenons au bassin et à l'aiguière du Moyen-Âge. Là est le... progrès.

Quant à ceux qui tiennent absolument à se gargariser après le dessert, qu'ils demandent la permission de sortir, et n'indisposent pas les autres.

QUESTIONS D'AVANT OU D'APRÈS

I.—LES LÉGUMES ET LE RÔTI

Faut-il servir l'entremets de légumes avant ou après le rôti ?

Les français disent : après. Les anglais, les allemands... hésitent—tout en servant en même temps le plus souvent.

Un célèbre cuisinier contemporain nous racontait que, quelques jours après son arrivée à la cour, d'un puissant roi d'Europe, il voulut élever des observations "classiques" sur cette question auprès de la Reine.

—Il est possible, répondit la gracieuse souveraine, que vous ayez raison, mais nous avons l'habitude de servir avant et cela nous semble mieux ainsi. Il faudra continuer.

Que répondre à cela ?

Le service français, qui reste le plus parfait comme succession raisonnable des mets, laisse intervenir les légumes comme *garnitures d'entrées*, avant le rôti, mais les place rigoureusement après, *quand ils sont servis seuls*. Le bon sens gourmand consacre cette théorie.

Les entrées garnies de légumes sont des mets combinés. Les entremets de légumes sont des mets simples. Servez-les comme tels, à leur place, à leur heure, les entrées avant, les entremets le rôti.

Il est bon, il est nécessaire, après la dégustation des jus de viandes et de sauces savantes, de reposer ses sens sur les saveurs simples de légumes. La salade répond sans doute à cette nécessité dans une certaine mesure. Mais elle laisse une impression de crudité que l'entremets de légumes est là justement pour atténuer.

Donc : *Après ! Après !*

II.—LE FROMAGE ET LE DESSERT

—Doit-on manger le fromage avant ou après les plats sucrés ? Ici nous nous séparons, sans regret des classiques de la table.

Nous n'avons jamais compris le goût du sucre précédant le goût du fromage pour le suivre de nouveau. Il nous paraît que le fromage, termi-

naison du diner, comme du déjeuner, doit suivre l'entremets de légumes.

Nous savons bien qu'il y a l'entremets sucré que son titre même semble indiquer comme devant trouver place entre les mets du repas ; mais nous pensons qu'il y a là un abus d'étiquette dont la pratique fait le plus souvent justice avec raison.

Qu'arrive-t-il presque toujours ?

On sert l'entremets sucré après l'entremets de légumes, et de ce moment, le diner semble clos pour la plupart des convives. Sans doute on passe ensuite le fromage. Mais qui en prend ? Les dames à part de très rares exceptions, le repoussent avec une moue accentuée. Les hommes, eux, n'y touchent guère, même ceux qui l'aiment.

Alors, pourquoi n'avons-nous pas le courage de rompre avec la routine illogique de nos menus sous ce rapport ?

Il n'est pas un homme de table, pas un gourmet d'autrefois ou d'aujourd'hui qui n'ait cent fois proclamé l'indispensabilité du fromage dans un diner petit ou grand. Digestif par excellence (outre ses qualités de goût), le fromage termine le repas du grand hygiéniste, du véritable gastronome. Voilà le fait. Voilà l'obligation.

Et, en la plaçant après les entremets sucrés, on le rendrait impossible ! Quelle anomalie !

Qu'on ne vienne pas objecter que la distinction est subtile à faire entre certains entremets de légumes et certains entremets sucrés. Toute règle a ses exceptions. C'est à l'amphitryon et au cuisinier de juger les cas où l'un, où l'autre de ces entremets appartient au dessert plutôt qu'au repas proprement dit.

Dans tous les cas, il importe de ne pas dégoûter du fromage les personnes qui l'aiment — ou qui l'aimeraient.

Notre conclusion sera donc révolutionnaire.

Et nous tracerons, comme suit, la monographie finale du menu moderne :

- 1o Le diner s'arrête à l'entremets de légumes.
- 2o Le fromage suit, comme entremets de transition, entre le diner et le dessert.
- 3o Le dessert suit le fromage.

MENU DU DESSERT

Dans notre pensée, les entremets sucrés en sont comme les relevés.

Les pâtisseries travaillées et les crèmes nous en semblent les entrées.

Les nougats, les petits fours figurent les rôtis, et les fruits les légumes.

La glace en est le fromage...

Enfin, les bonbons et autres bibelots sucrés, pralinés, en forment comme le dessert particulier.

La confiserie est le dessert du dessert.

LA FEMME QUI DINE

Une après-midi, comme je contempiais un étalage de comestibles, mon ouïe, distraite par un froufrou subtil, intima à mes yeux l'ordre de faire demi-tour, à gauche.

Aimable surprise. L'une des plus charmantes femmes d'aujourd'hui, que j'ai l'honneur de compter au nombre de mes amitiés littéraires, regardait le même étalage.

— Ah ! ah ! madame ! je vous y prends ! c'est donc devant ces expositions pantagruéliques, que vous cherchez les inspirations délicates des romans que vous couronnent l'Académie française ?

— Ah ! répondit-elle, sait-on jamais comment les idées viennent ? Tout inspire tout...

— Belle réponse ! J'étais justement en train de poser à ces truffes des questions bizarres auxquelles les ingrates ne répliquaient guère, et je suis doublement ravi de changer de conversation.

— N'en changeons pas. J'adore les truffes.

— C'est le faible des femmes... et le fort des hommes qu'un tel culte. Moi, j'en raffole — de temps en temps.

— Et puis, la truffe a quelque chose de capricieux, de mystérieux qui attire, puis encore, cette arôme indéfinissable, séduisant, persistant.

— Quel enthousiasme ! Et quel dommage que toutes les femmes ne vous ressemblent pas.

— Oui je sais. Vous ne croyez pas beaucoup à la femme vraiment et sérieusement gourmande.

— Hélas !

— Hélas, j'en ai tant vu manger de jeunes filles ! Et de femmes mariées aussi ! Et je les ai toujours trouvées si distraites ! Les toilettes d'alentour les préoccupaient tant ! Le souci de leurs rubans mal attachés les tenait si fort !

— Allons, vous exagérez. De plus, quoique vous pensiez, la question de la toilette à table est des plus importantes, même — et surtout — pour la gourmande. On écrirait un livre là-dessus, et un livre fort utile, et fort intéressant, où les charmes de la mode et les considérations d'hygiène ne le céderaient en rien aux profondes pensées physiologiques et gastronomiques.

— Songeriez-vous à m'ouvrir des horizons sur ce rapport ?

— Pourquoi pas ?... Ah ! si j'avais le temps !

— Prenons-le, chère madame, prenons-le.

— Je suis si occupée. Ainsi ce soir, un banquet de charité, dont je m'occupe, même si vous voulez un billet...

— Aie !... un louis pour un mauvais ! Bah ! vous y serez ! J'accepte.

— A ce soir, alors.

— A ce soir !

Et voilà comment — pour les pauvres ! — je fis ce soir-là, un repas exécrable, en la charmante compagnie de l'écrivain qui signe du nom de Cousine Jeanne, les conseils délicats et pratiques si aimés du public.

TOILETTES DE TABLE

— La question de la toilette féminine à table, me dit le Cousine Jeanne, a mille faces. Il y a en effet grande corrélation entre la mise, l'endroit où l'on mange et ce que l'on doit manger.

On se met à table pour poser un peu ou pour jouir de la satisfaction gastronomique.

Dans le premier cas, on se serre à s'étouffer pour gagner quatre lignes de tour de taille ; on a des bijoux splendides que l'on ne risque pas dans la cohue des bals, ainsi que des toilettes d'une entière fraîcheur, d'une grande richesse. — Tel est l'uniforme du "grand diner" mondain.

Pour la gourmande, le vrai régal est un déjeuner où l'on est seulement six ou huit convives, tous intéressants. Elle revêt alors un petit costume-tailleur, des souliers vernis découverts avec bas de soie noirs.

Déjeuner chez des amies : blouse de lainage en hiver, de surah ou de batiste en été, d'une extrême élégance dans sa simplicité. Raffinement de lingerie.

Déjeuner à la campagne : robe Cendrillon, façon bure, monastique, en laine brune ou neige, mais laissant voir un plastron et un tablier féériques, en crépon brodé follement. Une blouse recouvrant un accessoire de mille.

Déjeuner de midi, à table : matinée en crêpe de Chine et Valenciennes. Sur les cheveux simplement relevés en attendant le coiffeur, un petit pouf chiffonné, un rien exquis.

Launch suivant généralement une messe de mariage ou une cérémonie quelconque. Grande toilette de ville, très habillée, chapeau gardé sur la tête. Grand triomphe des plumes, des fleurs, des innovations hardies.

Five o'clock tea. — Toilette de ville, jupe courte très chic, mais sans faste. On fait halte chez une amie en sortant de l'exposition en vogue, ou de chez son couturier. Ce dernier du reste offre aussi le thé de cinq heures aux clientes qui attendent depuis le commencement de l'après-midi leur tour d'essayage, et ne l'obtiendront pas.

Pour le souper intime, pas celui qui a lieu au cours du bal, toilette variable selon qu'on le prend au retour du théâtre, ou avant de partir pour quelque redoute ou l'on ne veut pas arriver à froid. Le costume est forcément idiqué par la circonstance, puisque ce repas est en quelque sorte accessoire.

GOÛTS FÉMININS

— Maintenant, dis-je un peu essoufflé par toutes les grosses confidences transcrites plus haut, maintenant, chère cousine, avez-vous jamais réfléchi aux goûts particuliers et gourmands de la femme d'à présent, aux âges divers de sa vie ?

— Certes ! Voulez-vous les connaître ? Voilà :

Dix ans. — Les pommes vertes, le chocolat, le fromage à la crème, les groseilles, et même l'épine-vinette.

Vingt ans. — Les primeurs, les cervettes, le champagne, les bonbons, les glaces.

Trente ans. — Les huitres, la bisque, le Pomard, le Moulin à Vent, le Corton, le Château-Yquem, le pâté de foie gras, les écrevisses, le tournedos à la béarnaise, la pêche, le melon... sans préjudice du reste.

Quarante ans. — L'eau de Vichy — quand elle est seule, le poulet, le perdreau, la caille, le Bordeaux blanc, les petits plats sucrés, la fraise et la prune. Peu de pain, pour combattre par un régime réglé l'embonpoint qui menace.

Cinquante ans, et plus. — Les mets tendres : ris de veau, poissons délicats, timbales savantes aux quenelles, vieux Bordeaux, la poire et le raisin.

SECRET PRÉCIEUX



— Mais enfin, dis-moi donc quel plaisir tu peux trouver à toujours boire... ?
— Ah ! mais non... ! Si je te le disais, tu ferais comme moi.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

QUATRIÈME PARTIE

(Suite.)

IV

L'heure du dîner arrivée, les officiers priaient de Morvan de partager leur repas de bord, lorsque Montbars, débouchant dans la rue, se dirigea vivement vers son neveu :

—Chevalier Louis, lui dit-il je te cherchais ; le baron de Pointis réunit aujourd'hui dans un repas de corps les principaux capitaines de la flibuste. Ducasse, chargé de faire les invitations, m'a recommandé à deux reprises de ne pas t'oublier. Que cette invitation à courte échéance ne t'effarouche pas ; nous ne sommes pas ici à la cour de Versailles.

De Morvan prit congé des officiers de marine et suivit son oncle.

Deux heures après, le jeune homme se trouvait assis à la table de l'amiral.

Ce dîner, que le baron de Pointis avait improvisé afin de faire connaissance avec ses alliés et pouvoir étudier leurs dispositions et leurs caractères, offrait un singulier spectacle.

Les flibustiers, aussi à leur aise dans la salle à manger de l'amiral que s'ils eussent été sur le pont de leur navire, présentaient dans la diversité de leurs costumes un bizarre coup d'œil.

L'or, la soie, les pierreries portés par ceux qui n'avaient pas encore eu le temps de dissiper le produit de leurs dernières prises, contrastaient singulièrement avec le cuir éraillé, la toile gondronnée, les grossières étoffes dont étaient couverts les moins favorisés récemment par le sort.

Du reste, quel que fut l'éclat ou la pauvreté de leur position présente, tous se traitaient avec une égalité absolue.

Laurent, orgueilleusement revêtu des habits déguenillés du capitaine Pierre, tenait la gauche de l'amiral ; Montbars occupait la place d'honneur à la droite du baron.

Habitué à ne pas se contraindre, les flibustiers firent le plus cordial accueil aux vins de leur amphitryon ; aussi ne s'était-elle pas encore écoulée, que la conversation était montée à un haut diapason : chacun déployait une entière franchise dans ses propos.

L'amiral de Pointis, homme de tête et d'intelligence, écoutait ses alliés avec une attention extrême et qui prouvait à quel point il tenait à arrêter un jugement sérieux sur leur compte.

—Frères-la-Côte, s'écria en élevant son verve un capitaine flibustier nommé Pays, je bois à la santé de Laurent !... Vive Laurent !

Ce toast, — ce mot n'était pas encore adopté en France, — souleva des acclamations prolongées et frénétiques !

Laurent se leva, et saluant avec une grâce complète :

—A la santé des Frères-la-Côte ! dit-il en fixant Montbars d'un regard triomphant et moqueur. A l'espoir d'un riche butin !...

De Montbars lui sourit de la façon la plus aimable ; pourtant une immense colère, une rage furieuse grondaient en son cœur. On avait acclamé Laurent avant lui !...

A son tour, prenant la parole :

—A l'indépendance présente, à la grandeur et à la gloire futures de notre association ! s'écria-t-il.

Ce vœu, qui n'éveillait pour ainsi dire qu'une idée abstraite, et ne touchait en rien aux passions cupides et violentes des Frères-la-Côte, passa presque inaperçu.

Montbars, de plus en plus souriant, se rassit d'un air ravi.

L'amiral de Pointis avait écouté avec le plus vif intérêt les différents toasts portés par ses convives ; ils contenaient pour lui de précieuses révélations.

Tout à coup une voix qui s'éleva au haut bout de la table, le fit tressaillir ; cette voix vibrante, presque impérieuse, portait en elle un tel accent de conviction et de dignité, s'il est permis de se servir de cette expression, qu'elle fit cesser les bruyantes conversations des flibustiers.

C'était de Morvan qui, les verre à la main, disait :

—Messieurs, à la santé du grand roi dont nous sommes les humbles sujets, à la gloire de la marine française !...

Soit que la hardiesse du chevalier les eût surpris, soit, ce qui arrive souvent dans une foule, qu'une commotion magnétique les eût mis momentanément en rapport avec l'orateur, les flibustiers accueillirent admirablement la santé portée par de Morvan.

—Quel est ce jeune homme ? demanda l'amiral en se penchant à l'oreille de Montbars.

—C'est le fils unique du dernier comte de Morvan, dont les biens ont été jadis confisqués par Louis XIV, et qui, condamné à la peine capitale, parvint à se sauver et mourut misérablement en exil, dit Montbars avec émotion.

A cette réponse, le baron de Pointis regarda le chevalier d'un air attendri.

—Voilà un noble cœur ! dit-il. Je serais heureux de le compter parmi mes officiers. fier de l'avoir pour fils !

Le dîner terminé, l'amiral s'approcha de de Morvan, et l'attirant dans l'embrasure d'une croisée :

—Monsieur le comte, lui dit-il en lui serrant affectueusement la main, permettez-moi de vous donner un conseil, qui, entraînant peut-être votre mort, me causera un regret éternel. Recherchez, quand nous serons devant Carthagène, toutes les occasions possibles de vous signaler ; ne reculez devant aucune témérité. Il faut vous faire tuer ou accomplir une action d'éclat !... Au revoir, comte ; soyez persuadé, je vous prie, que vous avez en moi un ami dévoué et sincère.

L'amiral, après avoir prononcé ces paroles, s'éloigna brusquement du jeune homme sans lui donner le temps de répondre, et en le laissant dans un grand étonnement.

Quatre jours après le dîner donné par M. l'amiral de Pointis aux flibustiers, c'est-à-dire le 30 mars 1697, les forces préparées depuis si longtemps par Montbars, pour servir à l'expédition de Carthagène, se trouvaient réunies devant le quartier du Petit-Goave, rendez-vous habituel, le lecteur doit s'en souvenir, des Frères-la-Côte, lorsqu'ils accomplissaient une entreprise en commun.

Il s'agissait de nommer les capitaines et les seconds chargés de commander la flotte des flibustiers.

Ce choix, selon l'usage invariable, devait avoir lieu à la majorité des voix.

Les flibustiers qui s'étaient présentés aux suffrages des Frères-la-Côte, appartenaient tous à la mystérieuse association dont Montbars était le chef.

Quant à ce dernier, muni du blanc-seing royal qui lui donnait une autorité suprême, avait résolu, afin de conserver une plus complète liberté de mouvement, et pouvoir observer de près l'amiral, de s'embarquer en qualité de simple volontaire sur le *Sceptre*, que montait le baron de Pointis.

Les vaisseaux, — comme on disait à cette époque, — que Montbars, fidèle à la promesse qu'il avait faite à Louis XIV, fournissait pour renforcer l'escadre royale, était au nombre de treize.

Huit étaient manœuvrés par des équipages uniquement composés des Frères-la-Côte, trois par les boucaniers et deux par des compagnies de nègres.

L'élection des capitaines, accomplie d'acclamation et à l'unanimité des voix, car les aventuriers se connaissaient trop bien entre eux pour hésiter dans leurs choix, donna les résultats suivants :

La *Serpente*, commandée par Laurent ;

La *Gracieuse*, par Godefroy ;

Le *Pembrock*, par Galet ;

Le *Cerf-Volant*, par Pierre ;

La *Muline*, par Pays ;

L'*Anglais*, par Colong ;

Le *Jersé*, par Macary ;

Le *Brigantin*, par Jales ;

Les trois vaisseaux ou navires montés par les boucaniers eurent pour chefs :

Le *Cap-Bourcy*, le capitaine Lessan ;

Le *Cap-Limmande*, le capitaine Grenier ;

Le *Porte-Paix*, le capitaine Pin,

Les compagnies nègres choisirent :

Pour capitaine du *Le Léogane*, Janot ;

Pour capitaine du *Cap*, Guimba.

A l'élection des seconds, de Morvan, déjà connu des flibustiers pour sa belle conduite dans le combat livré aux deux galions amiral et vice amiral espagnols, fut réuni à son matelot, et nommé le second du beau Laurent.

Enfin, Ducasse, — cela était convenu d'avance, — reçut le titre d'amiral de la flotte des flibustiers et des boucaniers.

Un habitant, le sieur Paty, fut nommé chef des compagnies, nègres, en égard à la grande expérience qu'il avait des gens de couleur et à la grande influence qu'il exerçait sur eux.

Les forces des aventuriers présentaient un total de 1,650 combattants ; quant à celles de l'escadre royale, elles se composaient de 2,638 matelots et maîtres, 130 gardes-marine, 45 officiers supérieurs, et 1,890 soldats.

Les deux flottes réunies portaient un effectif de 6,300 et quelques combattants, et comptaient 29 voiles.

Barbe-Grise, fidèle à sa parole, était arrivé le 25 mars avec une troupe de 150 boucaniers. Présenté par Montbars à l'amiral de Pointis, il lui avait clairement et brièvement exposé le prix auquel il mettait son concours ; c'est-à-dire que justice lui serait rendue et que l'on reconnaîtrait ses droits à porter le nom et les armes des Kerjean.

L'amiral, appréciant les immenses services que les boucaniers étaient à même de lui rendre, avait accepté cette condition.

Inutile d'ajouter que Fleur-des-Bois accompagnait son père.

V

L'amiral de Pointis, avant d'appareiller, avait, ainsi que les flibustiers, réglé le commandement des forces dont il disposait.

Il avait réduit les compagnies à cinquante hommes et augmenté le nombre des officiers en employant comme tels les gardes-marine ; puis il avait formé un bataillon de cinq compagnies de grenadiers et six autres bataillons ordinaires.

Le plus ancien des capitaines d'infanterie présents fut désigné pour diriger ces troupes de débarquement.

Le vicomte de Coëtlogon était général de l'artillerie ; les autres capitaines de vaisseaux étaient sous les ordres de l'amiral de Pointis en qualité d'officiers généraux.

Une popularité digne d'être mentionnée comme trait caractéristique de l'époque, c'est que cette escadre, commandée par des chefs choisis par le roi et commissionnés par le ministre de la marine, monseigneur de Pontchartrain, avait été armée par les particuliers de Brest,—comme l'on disait alors en parlant des notables roturiers d'une ville,—qui entraient pour une part fixée à l'avance dans les profits de l'entreprise.

La flotte, partie le 1er avril du petit Goave et contrariée par les vents, mit cinq jours à franchir les 30 lieues qui la séparaient du cap *Tiburon* (ou du Requin).

Le 6, elle essaya un fort grain qui la força d'aller mouiller aux îles de San-Blas, situées à 13 lieues de Carthagène, îles que les flibustiers désignaient, par abréviation ou corruption du mot espagnol San-Blas, sous le nom de *Zemblis*.

Du 6 au 11, la tempête continua de sévir avec intensité : le 12 avril, vers les deux heures de l'après-midi, la flotte mouilla enfin devant Carthagène.

La côte nord de la ville espagnole, défendue par des rochers et des brisants, était inaccessible.

Le vaisseau, le *Saint-Louis*, qui tenait la tête de l'escadre, s'approcha néanmoins à peu près à portée de canon et entama le feu.

Sa bordée, lâchée à trop grande distance, ne produisit aucun effet.

Voyant l'inutilité d'un tir pareil, le capitaine, M. de Lévis, voulut se rapprocher de la ville ; mais dès le milieu de son abattée, il fut obligé de virer au plus vite.

Le navire, manquant d'eau, avait talonné contre un banc de sable, et le commandant se considéra comme très-heureux de se retirer sans avaries majeures.

L'escadre avait mis en panne pour assister à cet essai.

—Matelot, dit le beau Laurent en s'adressant à de Morvan, ne te semble-t-il pas que l'occasion est des plus favorables pour donner une leçon à ces messieurs de la marine royale ?

—Qu'entends-tu par là, Laurent ?

—J'entends, parbleu ! que nous devons accomplir ce que M. de Lévis vient de tenter en vain, et qu'à nous est réservé l'honneur de déflorer la ville de Carthagène. Je connais parfaitement ces parages-ci ; je me fais fort d'arriver avec le *Serpente*, qui cale moins d'eau que le *Saint-Louis*, jusqu'au pied des formidables brisants qui enveloppent et défendent la ville. Peut-être notre navire touchera-t-il, mais qu'importe ! Ma témérité m'aura toujours procuré une distraction de dix minutes. S'amuser, voilà le point essentiel de la vie, le seul but auquel doive tendre un homme raisonnable.

—Prends garde, Laurent, répondit le jeune homme : tu connais l'esprit du critique et d'indépendance des gens placé sous tes ordres ; cette manœuvre, aussi dangereuse qu'inutile, les contrariera peut-être. Ces mêmes flibustiers qui, sur un signe de toi, n'hésiteraient pas à se jeter tête baissée sur une batterie de canons chargés à cartouches à balles, pourvu que ce sacrifice leur parût importun, murmureront peut-être en te voyant employer leur courage à satisfaire une de tes fantaisies ?... Cette fois ne serait pas la première qu'ils auraient dépossédé un capitaine de son pouvoir suprême. Crois-moi, ne risque pas ainsi ta popularité.

—C'est justement un essai de cette popularité que je veux faire, dit le beau Laurent. Je tiens à connaître au juste la mesure de l'influence que j'exerce sur les Frères-la-Côte.

—Pourtant, Laurent, réfléchis.

—Lorsque j'éprouve un désir, l'action rem-

place en moi la réflexion, interrompit Laurent. Allons, matelot, je devine le motif de tes objections : tu es jaloux du petit reflet de gloire que ma hardiesse pourra me valoir. Monte sur le banc de quart et prends place à mes côtés, nous serons de compte à demi dans la témérité de l'entreprise.

Cette proposition, quoi que de Morvan n'approuvât pas le projet de son matelot, résonna si agréablement à son oreille, qu'il ne songea pas à la refuser.

Il s'empressa de sauter sur le banc de quart.

—Un dernier mot, matelot, dit-il : ne penses-tu pas qu'il serait prudent de faire entrer l'équipage dans la complicité de notre extravagance ; quelques paroles te suffiront pour cela !

—Le conseil n'est pas mauvais : merci !

—Frères-la-Côte, leur dit-il, nous concourons tous au même but, tous nous désirons le même résultat ; cependant notre abnégation à la cause commune n'est pas telle, que nous ne profitions avec joie de toutes les occasions que nous offrira le hasard de montrer notre supériorité sur messieurs de la marine royale !... Vous venez d'assister à la déconfiture du *Saint-Louis* ! Voulez-vous que sous les yeux de la flotte entière, nous essayions d'accomplir la tentative dans laquelle ce nouveau vaisseau vient d'échouer ! Dam ! cela nous coûtera peut-être quelques gouttes de sang... Oui, mais quelle joie de donner une leçon à ces messieurs et de leur montrer ce que nous savons faire !... Quant à perdre notre navire, ne craignez rien ! Je connais ces parages, et je réponds sur ma tête du salut de la *Serpente* ! Le temps presse, répondez ! Faut-il humilier la marine royale, oui ou non ?

—Oui, oui ! humilions la marine royale ! crièrent les flibustiers avec un enthousiasme haineux, unanime et spontané.

Laurent, ne voulant pas laisser refroidir cette ardeur, ordonna aussitôt la manœuvre, qui fut exécutée avec une rapidité et un ensemble de bon augure.

Aussitôt la *Serpente*, obéissant à l'action combinée du gouvernail et de ses voiles, sortit de son immobilité, et, glissant gracieusement hors du groupe des navires flibustiers, s'avança vers Carthagène.

De Morvan fort occupé à seconder son matelot dans sa manœuvre, n'avait pas remarqué que Fleur-des-Bois, présente à son entretien avec Laurent, était montée avec lui sur le banc de quart.

—Toi ici, Jeanne ! lui dit-il avec un ton de doux reproche lorsqu'il l'aperçut ; éloigne-toi, ma sœur, je t'en conjure !

—Inutile que tu insistes, mon chevalier Louis, répondit Jeanne avec une froide fermeté : les flibustiers ont confiance en mon étoile, il est de mon devoir de les soutenir par ma présence dans l'acte de folie qu'ils vont tenter. Je reste.

Fleur-des-Bois se rapprocha de de Morvan, et ajouta en souriant :

—Entre toi et moi, mon frère, il n'y a pas la place pour un boulet de canon.

La manœuvre opérée par la *Serpente* n'avait pas tardé à attirer l'attention de la flotte entière ; toutes les longues-vues, braquées sur l'audacieux navire, suivaient ses moindres mouvements.

La présence sur le banc de quart de Fleur-des-Bois, dont l'écharpe soulevée par le vent flottait ainsi qu'un gracieux drapeau, donnait à cette scène dramatique un côté touchant, qui la rendait plus saisissante encore.

Un grand silence, à peine troublé par le bruissement de son sillage, régnait à bord de la *Serpente*.

—Les gabiers dans les manœuvres, les ca-

nonniers à leurs pièces, le reste de l'équipage à plat ventre sur le pont ! ordonna Laurent.

En ce moment, un cri sinistre et spontané retentit sur la flotte. La *Serpente*, virant au milieu de la bordée, courait à toutes voiles sur les brisants qui défendaient Carthagène : c'était à croire à un suicide prémédité de tout l'équipage.

Les Espagnols du haut de leurs remparts, contemplaient avec une stupéfaction profonde, presque avec un superstitieux effroi, l'étrange et incroyable évolution du navire flibustier. Ils ne comprenaient rien à sa folle témérité.

Toutefois, lorsque la *Serpente*, engagée au milieu des brisants, se trouva séparée à peine par une portée de fusil de la ville, les artilleurs, secourant leur torpeur, coururent inécha allumée à leurs pièces.

Bientôt une trombe de fer et de flammes s'abattait, accompagnée d'un bruit épouvantable, du haut des remparts et enveloppait d'un nuage épais de fumée l'audacieux navire.

Les quelques minutes qui suivirent parurent aux équipages de l'escadre longues comme des heures.

Tout à coup une exclamation de joie frénétique, d'enthousiasme délirant, s'éleva, immense et retentissante, de tous les navires de la flotte.

Le vent, dissipant la fumée, laissait voir de nouveau la *Serpente*.

L'écharpe de Fleur-des-Bois flottait toujours sur le tillac.

—Feu partout ! cria Laurent.

La bordée de la *Serpente* éclata comme une cratère de volcan.

Les flibustiers rendaient largement aux Espagnols la politesse qu'ils avaient reçue d'eux.

Soit effet du hasard, soit habileté des pointeurs de la *Serpente*, cette volée fut fatale aux ennemis, qui eurent deux pièces démontées et plusieurs hommes tués.

Laurent, profitant de la confusion que ces désastres avaient mise parmi les Espagnols, fit virer, et, côtoyant les brisants avec autant d'audace que de bonheur, il sortit sain et sauf de sa téméraire entreprise.

Son départ fut un triomphe. Otant, par un geste lent et solennel, son chapeau de dessus sa tête, et saluant la ville :—Au revoir et à bientôt ! dit-il d'une voix calme et retentissante.

Ce mot, répété de navire en navire, courut parmi la flotte et fut accueilli sur chaque vaisseau par des applaudissements prolongés et unanimes.

Les officiers de la marine royale commencèrent à comprendre les fabuleux succès obtenus jusqu'alors par les flibustiers.

L'amiral de Pointis, jaloux de reprendre sa revanche, fit mouiller l'escadre hors de portée de canon, devant Carthagène, et ordonna à la galiote commandée par le capitaine de Monts, de commencer le bombardement de la ville.

Ce bombardement, opéré de loin et qui dura toute la nuit sans discontinuer, causa beau coup plus d'effroi que de mal aux Espagnols : cette fois était la première que l'on se servait des mortiers dans les Indes.

Le 13, la journée se passa à arrêter définitivement le plan d'attaque.

De temps à autre, la galiote lançait quelques bombes pour entretenir la terreur des habitants de Carthagène.

Le 14, l'escadre combinée remit à la voile et côtoya les trois lieues de roches arides et menaçantes qui s'étendaient depuis la ville jusqu'à l'entrée de la rade ; vers le milieu du jour, elle jeta l'ancre devant le fort de Boca-Chica.

Le fort de Boca-Chica ou Boucachic, ainsi que l'appelaient les flibustiers, tirait son nom de l'étroitesse de l'entrée du golfe de Carthagène, qu'il dominait et qu'il défendait.

En effet, cette entrée, coupée au beau milieu par un énorme écueil, ne laissait passage que pour un seul navire.

Conservé Boca-Chica était d'une importance énorme pour les Espagnols ; ce fort était j usqu'à un certain point la clef de Carthagène.

Sur l'ordre de Ducasse, les flibustiers embarquèrent, et protégés par le feu des trois navires, qui empêchaient les Espagnols de tenter une sortie, ils firent un long détour et descendirent à terre.

A peine eurent-ils touché le sol, qu'il se formèrent en ordre de bataille et s'avancèrent jusqu'à un quart de lieue du fort pour garantir les troupes régulières de toute surprise pendant qu'on les transporterait sur le rivage.

Un peu avant la tombée de la nuit, quatre mille hommes se trouvaient en armes sur les rives espagnole ; les officiers se réunirent, et l'on tint conseil.

—Messieurs, dit l'amiral de Pointis, notre arrivée, connue des ennemis, ne nous laisse pas, il est vrai, l'avantage d'une surprise ; mais je pense que la terreur causée par notre présence doit et peut être exploitée. Mon avis est de ne pas donner aux Espagnols le temps de se reconnaître et de marcher droit sur le fort. Je sais que cette brusque et franche attaque nous vaudra de grandes pertes ; mais enfin ces pertes sont préférables encore au temps que nous prendrait l'investiture de Boca-Chica.

La proposition du baron de Pointis allait être accueillie, lorsque Ducasse prit la parole :

—Messieurs, dit-il, l'amiral baron de Pointis oublie qu'il a des flibustiers pour auxiliaire, et qu'avec un tel élément de succès sous la main, la tactique à suivre n'est pas la même que s'il s'agissait de troupes régulières ! Attaquer Boca-Chica à découvert, du côté de la mer, à l'endroit où ses fortifications sont les plus formidables, c'est exposer la colonne qui tenterait cette folie à une destruction presque certaine ! Le seul moyen d'attaquer Boca-Chica, c'est de passer à travers les forêts vierges qui l'entourent, et d'arriver à sa partie faible.

—Passer à travers les forêts vierges, interrompit l'amiral de Pointis, y pensez-vous monsieur ?... Ces forêts sont impraticables ; il faudrait employer des mots entiers entiers pour s'y frayer un chemin.

—Vous vous trompez, monsieur l'amiral ; là où pénètre le soleil, mes boucaniers peuvent passer... Je m'engage à arriver d'ici à demain matin sur les derrières du fort... Vos soldats n'ayant plus alors ni embuscade à craindre, ni obstacles à vaincre, viendront nous rejoindre...

Le ton d'assurance de Ducasse fit une profonde impression sur le conseil de guerre ; son opinion, mise aux voix, passa à l'unanimité.

Un quart d'heure plus tard, les flibustiers, armés de haches et de torches, pénétraient hardiment dans la forêt.

VI

Le gouverneur Ducasse, malgré la haute position qu'il occupait à l'époque de l'expédition de Carthagène, tenait beaucoup à son ancienne réputation de flibustier...

Aussi l'issue de l'expédition qu'il avait conseillée le préoccupait-elle vivement ; il ne voulait pas que les flibustiers se montrassent inférieurs à l'éloge qu'il avait fait d'eux en

prétendant que là où pénétrait le soleil ils pourraient passer.

—Montbars, dit-il en attirant son ancien matelot à l'écart, je crains d'avoir agi avec une précipitation blâmable en soutenant qu'une nuit suffirait aux Frères-la-Côte pour frayer à l'armée un passage à travers cette forêt. Rends-moi un grand service, mets-toi à leur tête et dirige leurs travaux.

—En effet, Ducasse, répondit Montbars, je doute qu'une pareille tâche puisse être accomplie dans un si court espace de temps. Pourtant il ne faut pas que le baron de Pointis ait raison de toi... Parbleu ! voici Barbe-Grise ! C'est le ciel qui nous l'envoie !... Lui seul est capable de nous tirer d'embarras !...

—Barbe-Grise, continua Montbars en s'adressant au père de Fleur-des-Bois, as-tu été, ainsi que je t'en ai prié reconnaître la forêt ?

—Oui.

—Et quelle est ton opinion sur les travaux que l'on exécute ?

—Je me charge, moi, de conduire nos frères là où tu veux les envoyer.

Es-tu bien sûr, Bar-Grise, dit vivement Ducasse, de faire cela ?

—Parbleu ! puisque je le dis.

—Mais, reprit le gouverneur, de quelle façon comptes-tu opérer ?

—D'une façon fort bien simple. J'ai découvert tout à l'heure un sentier, je suivrai ce sentier.

—Un sentier dans cette forêt vierge ! répéta Ducasse n'osant croire à un si heureux hasard.

—Certes ! Dam ! il n'est pas large, ce sentier ; un seul homme peut y passer de front. Tu conçois que les sangliers ne s'amuseront pas à construire des grandes routes.

—Mais si les Espagnols qui doivent connaître également l'existence de ce passage, l'ont déjà garni de troupes ?

—On passera sur les corps des Espagnols.

—S'ils ont semé la forêt d'embuscades ?

—Tant pis pour les embuscades, on les taillera en pièces !

C'était toujours de sa voix trainante et monotone que le boucanier avait fait ces énergiques réponses qui charmèrent Ducasse.

—Barbe-Grise, reprit-il, je me fie à ton expérience. Suis Montbars, il va te présenter aux Frères-la-Côte comme chef de l'expédition.

Le vieux chasseur, parfaitement indifférent à cet honneur, s'éloigna sans mot dire. Ducasse, délivré d'une grande inquiétude, se dirigea vers la plage où les troupes régulières bivouaquaient.

—Ah ! c'est vous, mon jeune ami, dit-il en apercevant de Morvan qui se promenait solitaire en avant des premières lignes ; quel air triste et pensif ! Vous est-il donc arrivé un malheur !

—Nullement, monsieur le gouverneur, répondit le chevalier en se découvrant, je réfléchis.

—Voulez-vous me faire l'honneur de vous attacher à ma personne en qualité d'aide-de-camp ?

A cette proposition, à laquelle il ne s'attendait certes pas, de Morvan rougit de plaisir, et d'une voix émue :

—Je vous remercie et j'accepte de tout cœur, monsieur le gouverneur, répondit-il ; je ferai de mon mieux pour que vous n'ayez pas à vous repentir de votre choix.

—Voilà donc une chose convenue, dit Ducasse ; à présent retournons au camp. J'ai idée que l'amiral désire ma présence. Il a sur moi une revanche à prendre, et c'est un homme qui paye ces sortes de dettes avec une rigoureuse exactitude.

Le reste de la nuit se passa sans amener aucun incident digne de remarque.

Les troupes, dans la prévision d'une attaque, s'étaient retranchées derrière des fortifications improvisées ; aucune tentative de la part de l'ennemi ne troubla leur repos.

Au point du jour, un message envoyé par Barbe-Grise annonça le passage des flibustiers à travers la forêt vierge et leur heureuse arrivée devant le fort Boca-Chica.

L'armée se mit aussitôt en marche ; à midi, les quatre mille hommes débarqués se trouvaient à portée du canon du fort.

Chacun s'occupait activement des préparatifs du siège, lorsque l'on entendit retentir des coups de mousquets tirés en avant des premières lignes.

—Messieurs, s'écria de Pointis en s'adressant aux officiers présents, dans une heure d'ici, nous donnerons l'assaut.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE

(A suivre.)

LES ANCIÈRES DU DUDE

En l'an II de la République, lorsque le conventionnel Chabot, le sanguinaire rédacteur du *Catéchisme des Sans-Culottes* apprit que les jeunes lyonnais avaient résisté aux troupes de la Convention, il s'écria dans un accès de colère :

Je veux exterminer jusqu'au dernier de ces *muscadins*.

C'était un néologisme qui lui était inspiré par les odeurs musquées dont ces élégants se parfumaient les cheveux.

Le mot répondait à un besoin ; il fit fortune et la jeunesse dorée de l'époque conserva cette dénomination.

On ne commença guère à désigner les fashionables par une appellation spéciale que vers la fin du règne de François Ier. Ils prirent alors le nom de *mugnets*—un joli nom.—Bonnivet et Marot étaient des *mugnets*.

Sous Charles IX, et Henri III, cette appellation change et nous avons les *mignons*.

Tout le monde connaît les principaux mignons de l'époque : le doux Saint-Mégrin, le beau Caylus, l'élégant Schomberg, etc.

Sous Louis XIII et Louis XIV, le faste du costume prend de telles proportions, que l'on ne songe plus à désigner spécialement les chefs de la mode.

Viennent la Régence et le règne de Louis XV. La débauche fleurit. Alors apparaissent les *roués*. Voici le maréchal de Richelieu, le comte de Tilly et le duc de Lauzun.

Au règne de Louis XVI, les jeunes gens de la bourgeoisie commencent à copier les façons des gentilshommes, qui les traitent de *frédouquets*, tandis qu'eux-mêmes s'intitulent des *beaux*.

Les *beaux* étaient insupportables, et leur sottise vanité fit même dire à Mme de Genlis :

« Je ne connais que deux hommes qui sachent parler aux femmes : Le-kain et M. de Vaudreuil. »

Le premier moment de la Révolution se signale par un oubli complet de toute élégance.

Puis la Convention arrive et avec elle les *Muscadins* de Chabot.

Ce furent une trentaine de *muscadins* qui en l'an III, mirent fin à l'existence du club des Jacobins, en dispersant ceux-ci à coups de canne.

Avec le Directoire, nous avons les *Incroyables*. Les plus fameux d'entre eux sont Garat et Carle Vernet.

Le consulat change les *incroyables* en *petits maîtres*, mais l'expression ne tient pas et celle de *merveilleux* la remplace. Parmi les merveilleux, nous voyons le fameux Ouvrard et M. de Forbin.

Nous ne trouvons pas de désignation pour les fashionables de l'empire ; mais la Restauration amène les *élégants* avec le duc de Guiche et Charles X, les *dandys* avec le comte d'Ossay.

Enfin, nous voyons successivement défiler en 1840, les *lions* ; en 1850, les *gandins* ; en 1860 les *cocodés*, puis les *cravés*, les *goumoux*, etc.

Dude est d'invention américaine.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aide de diplômés compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S WHITE ROSE, CRÈME LANOLIN, pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N. B. — J'occuperai dans quelques jours le magnifique magasin du No 122 Rue St. Laurent, encoignure de la rue Lagauchetière, et il va sans dire que si j'améliore mon installation ce n'est que pour donner toute la perfection possible à un commerce qui exige tant de petits soins, de détails et d'attention. Je n'emploie dans la préparation de tous mes préparations pharmaceutiques et parfums que des matières chimiquement pures, traitées par les procédés les plus efficaces de la science et sous le contrôle d'analyses experts et sûrs. A tous les raffinements de la parfumerie moderne je veux unir un service de dispensaire absolument complet, efficace et économique, à la portée de toutes les bourses. Comme par le passé, je ferai une spécialité de la vente, aux prix du gros, des drogues et préparations pharmaceutiques aux hôpitaux, convents collèges et institutions de bienfaisance.

ETABLIE EN 1852

LORGE & CIE



LORGE & CO

21 rue St Laurent

Importateurs et Manufacturiers

ASSORTIMENT COMPLET DE NOUVEAUTES EN

Chapeaux,



Chapeaux,

Casquettes

Casquettes

ETC.

ETC.

DE TOUTES SORTES

Reparations faites pour Chapeaux de Soie, Etc.



LORGE & CO

PRIX TRÈS MODÉRÉS

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET CERANT.

Semaine commençant Lundi, le 20 Janv. Après-Midi et Soirée.

UNE EXCELLENTE COMPAGNIE DANS LA FAMEUSE COMÉDIE, INTITULÉE :

BUNCH OF KEYS

Excellents Artistes, Nouvelles Chansons, Danses.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante.—Hardie & Von Leer.



Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous,

LISEZ

La Presse

JOURNAL QUOTIDIEN,

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal, SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE. STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Edition Hebdomadaire de huit grandes pages, \$1.00 par année.

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "La Presse"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Décembre

16,257 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

EDUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

Poeles, Fournaises

— ET —

USTENSILES de CUISINE en FER en GENERAL

Ouvrages de Plombier, Ferblantier et Réparage de Poèles promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

En forme de Cercle

EST LE MEILLEUR DU MONDE ENTIER

244—RUE SAINT-JACQUES—244

MONTREAL

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOURTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS,

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

Agents demandés partout

Cet offre est bon pour 60 jours, et nous le faisons afin d'avoir de bons agents qui introduiraient nos montres; et afin de nous protéger contre les spéculateurs et marchands qui ordonnent de fortes quantités; nous vous donnons chaque semaine comme cette annonce et nous l'envoie avec son ordre engageant à essayer de faire des ventes pour nous avec l'annuaire catalogue que nous envoyons gratis avec chaque montre. Sur réception de 50c en timbres, comme garantie de bonne foi, nous vous enverrons la montre par express C. O. D. sujet votre opinion. Si tout est satisfaisant et tel que représente, vous pourrez payer la différence, \$5.37 et garder la montre, autrement vous ne payez rien. Le tout est garanti en Or et solide, un métal qui ne peut être reconnu de l'or que par des experts; richement gravé, ornée dans toutes ses parties, verre français, et garanti pour 20 ans. Le mouvement est impeccable, monte à la main, juste et régulier et pleinement garanti. En prenant soin un peu, cette montre durera toute votre vie. C'est votre dernière chance d'avoir une montre de \$39 pour \$5.37, et une pour rien si vous nous en vendez 6. Adressez : A. C. ROEBUCK & CO., 57 & 59 Adelaide St. East, Toronto, Can. Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faudra envoyer le montant complet car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite, nous vous envoyons gratis une jolie chaîne en or double. Nommez ce journal.

PRIX DE VENTE \$5.87

SAIPE FREE

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude. MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES, PAMPHLETS, AFFICHES, CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES, PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES, PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN, ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES

ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées. Caractères de Luce.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.